

Toute la Vie des Lettres

Léon
DEGRELLE
Directeur

Éditions
REX
Louvain

Lecture pour le peuple :

Foyer

Des centaines d'hommes et de femmes, qui donnent leur temps, leur cœur, leurs forces à la classe ouvrière, ont répondu à la grande enquête sur LES LECTURES ouverte par REX : « les ouvriers, les ouvrières, les petits employés, les dactylos, lisent presque tous des journaux d'aventures ou de police. Ces feuilles sont d'une écœurante malpropreté. Nous allons à un empoisonnement ».

Il était vain de se lamenter.

Il valait mieux agir et créer pour le peuple un journal récréatif qui fût aussi coloré, pittoresque, dramatique et emballant que les publications de nos adversaires.

Grâce à l'appui admirable des Frères des Ecoles Chrétiennes qui, pour le Hainaut seul, ont souscrit à l'avance un paquet de 6000 abonnements, les Editions Rex vont pouvoir, le 16 Mars, lancer

F O Y E R

qui, tous les jeudis, publiera en seize pages abondamment illustrées, de grands romans policiers inédits (Rex en a acheté pour cent mille francs) des reportages cocasses ou pathétiques, la vie des Saints les plus extraordinaires, des contes, des fantaisies rimées,

des dessins de mode et une magnifique histoire à épisodes pour les enfants, intitulée « Le Grand Poucet ».

Pour réussir le tour de force de vendre cet hebdomadaire au prix de cinquante centimes il faut à FOYER une vente régulière de trente à quarante mille exemplaires au minimum. Rex convie tous les catholiques à l'épauler dans ce lancement.

Que dans chaque localité, tous ceux qui le peuvent commandent chaque semaine une ou deux douzaines d'exemplaires à vendre ou à distribuer discrètement autour d'eux.

Afin d'encourager cette propagande il sera fourni douze exemplaires pour cinq francs, vingt-cinq exemplaires pour dix francs. Prière d'envoyer le montant de la souscription cinq jours à l'avance ou de le verser au compte chèque postal de Rex 1521.61 à Louvain.

On lit dans le peuple des centaines de milliers de revues avilissantes.

A cette corruption Rex apporte un remède : FOYER.

Aux catholiques belges de s'en servir.

LÉON DEGRELLE.

Du nouveau sur Pirmez

par LÉON-LOUIS SOSSET

Les *Jours de Solitude* viennent d'être réédités par notre Académie, à l'occasion du centenaire de leur auteur, jubilé célébré il y aura bientôt un an. L'introduction de l'œuvre a été confiée à M. Paul Champagne, l'érudit commentateur de Pirmez. Il était tout désigné pour accomplir cette tâche délicate. Depuis bien avant 1925, date à laquelle il publia son premier essai sur Pirmez, cet éminent critique s'intéresse spécialement à l'auteur des *Heures de Philosophie* auquel il consacra déjà trois ouvrages marquants.

Cette véritable croisade qu'il entreprit en sa faveur lui ouvrit les archives du château d'Acoz. Voici environ trois ans qu'il explore ces documents et nous livre périodiquement le fruit de ses recherches. Ses investigations ne sont pas achevées et nous devons nous attendre encore à de bien précieuses révélations.

En attendant, l'*Introduction aux Jours de Solitude*, publiée en « tiré à part » sous le titre de *Recherches sur Octave Pirmez* (1) modifie certains traits d'une physionomie qui se dresse rayonnante de beauté au milieu d'une période plutôt terne de notre histoire littéraire. Jusqu'à ce jour, la mémoire de ce grand romantique belge était obnubilée par une légende née de l'esprit même de ses ouvrages. A l'instar de Chateaubriand et de Lamartine, Pirmez s'était plu à idéaliser sa personnalité. Il était entré si complètement dans la légende — tout au moins pour ceux qui le pratiquent et chérissent sa mémoire — qu'on ne se le représentait plus tout à fait comme un être humain. Il était devenu une figure abstraite, un lieu géographique. Mais on est parfois bien étonné d'apprendre que tel grand homme fut un être comme les autres — avec le talent ou le génie

en plus — un être qui avait son visage, son destin, ses grandeurs, ses inquiétudes, ses faiblesses.

Les ancêtres d'Octave Pirmez étaient tous gens d'étude. La politique, le droit, les sciences, les passionnaient autant que les arts. Son père possédait pourtant un esprit différent. Dépouvé d'ambition, il vivait retiré dans sa belle ferme de Châtelineau, s'adonnant uniquement à la chasse et à la musique. C'était un rêveur et un contemplatif.

Son épouse, née Irénée Drion, était une femme pieuse, d'une vaste culture et qui maniait la plume avec autant de grâce que d'aisance. Elle exerça sur son fils une influence définitive qu'il a lui-même reconnue. Octave Pirmez eut une enfance nostalgique et malade. A 11 ans, il avait été placé au Collège Saint-Michel à Bruxelles, mais son état débile ne lui permit pas de poursuivre ses études. Son éducation fut confiée à un jeune précepteur. Après avoir repris ses cours durant l'année 1847-1848, il acheva ses humanités sous la direction d'un abbé, ancien professeur au séminaire de Soignies. En 1850, après avoir avec succès subi l'examen du Jury Central, à Mons, il s'inscrivit à la faculté de philosophie et lettres de l'université de Bruxelles.

Certes, il ne mena pas une vie aussi débridée que son ami De Coster, par exemple. Mais il avait l'esprit jeune et joyeux. Il avait la plaisanterie facile, les réparties tour à tour railleuses et spirituelles. C'était un fantaisiste autant qu'un dilettante. Des idées endeillées ne le hantaient pas encore. Après s'être enivré des mythologies orientales et des spéculations religieuses des grands penseurs chrétiens, il dissimulait ses préoccupations sous le masque du rire. Ses amis vantaient son esprit primesautier et ses succès auprès des femmes.

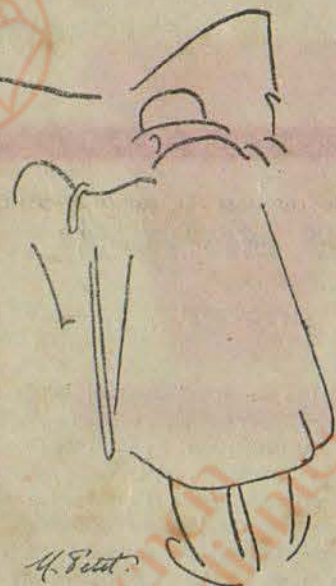
(Lisez la suite, page 5.)

(1) H. Vaillant-Carmanne, S. A., 4, place Saint-Michel, Liège.

Ces messieurs et ces dames...

Un homme persévérant.

M. Jean Deilh-Cockelaere dont nous avons signalé déjà les retentissants succès, vient d'obtenir quatre prix au récent concours littéraire organisé par la *Ligue de l'Union Latine*. Il y avait 587 concurrents. Les critiques les plus cotés prévoient qu'une bonne trentaine de médailles, diplômes etc., lui seront attribués sous peu par le jury des *Rimailleurs impénitents* de Carpentras. (Il y a quatre mille concurrents.)



Très exact.

A propos de l'important prix de 5.000 francs qu'alloue chaque année la *Maison de Poésie* de Paris (fondation Emile Blémont), les Treize de notre confrère *L'Intransigeant* font remarquer, avec infiniment de raison, qu'il n'existe en France, pour les romanciers étrangers de langue française (Belgique, Canada, Suisse Romande, etc.), aucun prix qui ait quelque retentissement. Les Treize souhaitent la création d'une récompense qui ferait pendant au Goncourt. Bravo, les Treize !

Douceur de Teutonie.

M. Ludwig Renn, l'auteur de *Guerre* (un bouquin très surfait, d'ailleurs), vient d'être fourré au bloc. M. Thomas Mann n'ose pas rentrer en Allemagne. Quant au frère de ce dernier, M. Heinrich Mann, il

ROGER SAUSSUS

Plaidoyer

pour la politique

12 fr.

Éditions Rex

a gagné Paris, d'où il a télégraphié à l'un de ses amis dans les termes suivants : « *Arrivé Paris, sain et sauf. H. Mann.* »

Ce n'est pas que nous approuvions les opinions ou les écrits de ces messieurs. Nous constatons. C'est tout.

Et si...

Que n'existe-t-il chez nous dans le domaine littéraire, un père Fouettard qui fustigerait les cacographes et qui... On nous entend.

On voit fort bien M. Roger Avermaete télégraphiant de Paris à ses amis : « *Suis une fois Paris ville-lumière, arrivé sans encombre, singe et chauve. Ça est une chance ! R. Avermaete.* »

Loufoque est roi.

Eveil-Maison-Eveil. Raison. Raison. Foison. Foison.
comme un filet d'ondes vous berce la — la noise —
pour l'étreinte nue du poitrail des maisons.

Jean Desrives.

*Je bois de la lumière
Je mange de la nature
Je grossis
Je m'allonge
Je m'étends en croix ;
Je vente peinture
Je opleus peinture
Je pleure couleur...
Je rends toute ma nature jaspée de ma lumière.*

Jean-Jacques Gaillard.

Inutile de dire que c'est l'asile Georges Linze et Cie qui héberge ces aneries.

Un truc adroit.

C'est celui qu'ont utilisé récemment *Les Nouvelles Littéraires*. Voici l'histoire : l'excellent dessinateur Carlo Rim avait « créé » un type humoristique, celui de *Monsieur Virgule*, un monsieur Virgule de derrière les fagots, on vous prie de le croire. Là-dessus, cataclysme !

M. Urbain Gouhier écrit aux *Nouvelles* qu'il a utilisé ce pseudonyme en 1895. Et les *Nouvelles* de conclure : « *Nous demanderons au fameux polémiste d'être le parrain du Monsieur Virgule des Nouvelles.* »

Nous pensons que M. Gouhier, homme courtois, ne voit aucun inconvénient à ce que M. Carlo Rim continue de dessiner des *Monsieur Virgule*, mais il faut avouer que le procédé manque d'élégance. C'est un peu comme si M. Maurois intitulait un de ses ouvrages « *Cosmopolis* », et après une intervention de M. Paul Bourget, faisait savoir à celui-ci qu'il le choisirait volontiers pour parrain de son roman...

Thémis s'est prononcée.

Nous avons signalé, voici quelques semaines, le procès intenté par un Rouennais à M. R. Trintzius, sous prétexte qu'un personnage peu sympathique était affublé de son nom, dans l'ouvrage de M. Trintzius : *Fin et commencement*.

Après plaidoiries de M^e Dieuzy, bâtonnier, pour le demandeur, et de M^e Maurice Garçon, pour le défen-

deur, le tribunal a prononcé son jugement.

Le demandeur n'a, dit-il, subi aucun dommage, et n'a pas droit à des dommages-intérêts. Mais M. Trintzius a commis une imprudence en utilisant un nom qui était porté dans la région. En conséquence, le romancier est condamné aux dépens et devra changer le nom de son héros dans les prochaines éditions.

Suite au précédent.

Remarquons tout d'abord qu'il paraît bien peu probable que l'ouvrage de M. Trintzius soit réédité, car il ne vaut pas grand'chose. Ensuite, que la deuxième partie du jugement est foncièrement absurde.

Voilà les romanciers prévenus ! S'ils situent un roman, mettons à Bruxelles, ils sont dans l'obligation de potasser le Bottin de manière que le nom du héros n'y figure pas. Ah ! Courteline, quel malheur que tu ne sois plus là !

A propos des Fleurs du Mal.

La commission sénatoriale de législation a entendu un exposé de M. Jean Bosc sur une proposition de loi de M. Louis Barthou tendant à la revision des condamnations pour outrages aux bonnes mœurs, commis par la voie du livre.

La commission s'est prononcée en faveur de cette proposition d'après laquelle la revision ne pourrait être prononcée par la Cour de cassation que vingt ans après la décision judiciaire, à la requête de la Société des Gens de Lettres et sur ordre exprès du ministre de la Justice.

M. Jean Bosc déposera un rapport dans ce sens.

Il s'agit en l'espèce des *Fleurs du Mal*, de Charles Baudelaire.

Parce qu'il s'agit d'un génie et d'un chef-d'œuvre, la justice emploiera-t-elle deux poids et deux mesures ?

Définitions immortelles.

Nous cueillons dans la nouvelle édition du dictionnaire de l'Académie : « *Heure n. f. Espace de temps qui fait la vingt-quatrième partie du jour naturel.* »

Nous nous demandions ce que pouvait bien être le jour naturel, quand la pensée nous vint de nous reporter au mot jour :

« *Jour n. m. Temps qui s'écoule entre le lever et le coucher du soleil, et que l'on nomme, par opposition au « jour civil, » « jour naturel.* »

C'est savoureux. Est-il rien de plus naturel que le jour appelé « civil » par le dictionnaire et qui comprend l'espace où la terre tourne une fois sur elle-même ? Mais il y a mieux. La combinaison de ces deux définitions nous fait arriver en hiver à des heures de vingt minutes.

De l'absurdité à la platitude.

L'Académie, quand elle ne tombe pas dans l'absurdité, comme plus haut, s'applique à dessécher son dictionnaire.

Tel, cet exemple explicatif du sens de perdreau et de perdrix :

A la Saint-Remy

Les perdreaux sont perdrix.

Telle aussi l'expression « oiseau de Saint-Luc » qui désignait une personne lourdaude.

L'Académie a trouvé que cela n'a pas de sens. Elle a sans doute oublié que le bœuf est l'attribut de saint Luc et n'a pas compris que l'oiseau de saint Luc... est le bœuf.

J'en conclus que les rédacteurs du dictionnaire pourraient bien être des oiseaux de saint Luc.

Voyage au pays des bourriques.

Une revue belge a interrogé un quarteron de barbouilleurs et de plumitifs sur leurs opinions artistiques. Cela s'appelle : « *Attitudes* ». Il y a, dans les réponses, matière à une longue et intense rigolade.

Le sieur Edmond Vandercammen, entre autres héros, a effectué d'impressionnantes découvertes. Oyez plutôt :

Peindre en 1933

Depuis la naissance du cubisme nous avons vécu les jours les plus héroïques. Jamais époque n'aura vu autant d'efforts pour rejoindre le capital sans truchement.

Mais que de phrases tout à coup négatives, sont nées de ces recherches ! Quelques sommets, cependant, ont conservé la pureté des neiges : Léger, Picasso, Chirico. D'autres viennent, qui, sous le signe de l'un ou l'autre de ces maîtres ont entrepris de renouer avec le sens rythmique de la vie.

Retrouver la nudité de l'instinct, redevenir individus, telle est la grande tâche des peintres d'aujourd'hui. Humaniser les découvertes de l'avant-garde, si l'on veut encore admettre ce dernier terme avec toute l'usure qu'il comporte mais aussi avec sa part de grandeur sacrifiée.

Par ailleurs, l'histoire recommence...

Au fou ! Au fou !

Et qu'on vienne se plaindre, après cela, du tirage confidentiel de nos revues !

“ VLAN „

a 75.000

lecteurs.

En êtes-vous ?

Le mystère Frontenac ⁽¹⁾

de M. FRANÇOIS MAURIAC

Il n'est pas de plus âpre jouissance que la lecture d'un nouveau Mauriac. Quelle ivresse nous éprouvons à le fouiller, à le creuser, sans que nos coups de pie nous conduisent jamais au fond de l'œuvre. J'ai refermé le *Mystère Frontenac* avec le regret de n'avoir pu l'épuiser par la compréhension. Cette petite humiliation me portait à croire obscur et déjeté, un livre qui n'est que déroutant. J'ai réagi et j'ai fait confiance à Mauriac : je me suis imposé une nouvelle lecture. Mea culpa... Nous lisons trop vite, en ces années de trépidation. Notre génération, pour aimer un écrivain comme Mauriac, doit s'imposer une lecture lente et compréhensive à quoi elle n'a pas accoutumé de s'astreindre.

Après avoir dénoué le nœud de vipères d'un cœur, voici que Mauriac s'essaie à démêler le mystère qu'est une famille. Il tâche à suivre, dans le roc où elles s'incrument, ses racines profondes et séculaires, qui nourrissent des branches et des espèces diverses — tant de mariages ont greffé l'arbre — et qui leur communiquent une même sève, une même vie : celle des Frontenac.

Qu'est-ce au juste : être un Frontenac ? L'oncle Xavier dit de Blanche Frontenac, veuve de Michel, qu'elle n'est pas une Frontenac. Quelle erreur ! Il oublie que le greffon s'incorpore au sujet. Quand elle s'éteint, nous sentons — et l'auteur veut que nous sentions — qu'avec elle se meurt un des rameaux de la famille. Et le culte que ses enfants lui vouent n'est pas pour détruire cette impression.

Ils sont si différents l'un de l'autre, ces Frontenac !

Ce Michel positif et sceptique, dont l'ombre glisse entre un frère et une épouse qui gardent pieusement sa mémoire ; ce faible Xavier, qui cache anxieusement sa vie irrégulière à sa belle-sœur et ses neveux et qui se reproche comme un crime de frustrer ses héritiers de la somme modique qu'il consacre à l'entretien de son amante. Cette Blanche, mère accomplie dont les enfants sont le sang et le cœur et l'être ; ce Jean-Louis, qui aime Dieu, et les traditions, dont le foyer sera le port où les autres se réfugieront pour échapper aux tempêtes ; ce José au sang chaud, qui manquera de vivre en vaurien, mais qui tombera en martyr ; enfin cet Yves étrange, poète au génie malade, aux prompts incartades et aux retours faciles.

Oui, si différents... Qu'est-ce donc qui fait d'eux des Frontenac, non seulement par le nom et le sang, mais par une manière d'essence commune et indéfinissable ? Hélas ! quoi que cela soit, chaque deuil semble entamer la vie Frontenac. L'on se prend à souhaiter que tous les corps des Frontenac s'entassent dans la même fosse et qu'ainsi leur poussière se fonde dans une unité factice.

Consolation vaine et païenne. Il n'est que la solution chrétienne et Mauriac n'hésite pas à clore son livre par elle. « Là-haut... tout amour s'accomplit dans l'unique amour. »

... Le mystère Frontenac échappait à la destruction, car il était un rayon de l'éternel amour réfracté à travers une race. L'impossible union des époux, des frères et des fils serait consommée avant qu'il fût longtemps, et les derniers pins de Bouridey verraient passer non plus à leurs pieds, dans l'allée qui va au gros chêne, mais très haut et très loin, au-dessus de leurs cimes, le groupe éternellement serré de la mère et des cinq enfants. »

Mais le *Mystère Frontenac* n'offre pas qu'une beauté d'ensemble. Chez Mauriac, chaque mot renferme en lui-même tout un potentiel d'évocation et chaque trait est marqué d'une psychologie dont la profondeur émeut et dont la vérité ravit. Qu'ils goûtent ce passage, ceux qui ont au cœur un amour fraternel :

« Il suffit à des frères d'être unis par les racines comme deux surgeons d'une même souche, ils n'ont pas coutume de s'expliquer : c'est le plus muet des amours. »

Et qui n'aimera ce croquis, tout de grâce un peu crue :

« Elle n'était point si épaisse que la voyait Yves. Elle avait renoncé aux boléros. Une robe de mousseline blanche découvrait ses beaux bras et son cou pur. A la fois épanouie et virginale, elle était paisible, elle attendait. »

Au charme nuancé du *Mystère Frontenac*, d'aucuns préféreront le pessimisme plus âpre du *Nœud de Vipères*. Pour ma part, Mauriac me paraît n'avoir jamais été aussi profond, aussi vrai et aussi multiple que dans ce dernier roman, de tristesse apaisée et d'espérance en larmes.

Amand GÉRARDIN.

Un quart d'heure avec Jacques Copeau

Son front est bien ce qu'on attendait : pas énorme et géométrique comme celui de Ghéon, mais large et fuyant un peu vers le haut. Il est tel qu'on l'avait vu de loin, épongé vingt fois au cours de la lecture. Ce qui étonne, c'est le nez : solidement attaché, adhérent par une large surface, il descend trop loin et trop bas, puis, brusquement, remonte en angle aigu. Les narines sont amples et s'évasent. Ce nez ne serait pas sans volupté si la bouche amère n'indiquait l'effort. Copeau est visiblement fatigué et il lui faudra ce soir lire Mireille. Il croque deux petits fours, accepte une tasse de thé et oublie de la boire. La conversation paraît l'ennuyer.

Un militaire parle des émeutes de juillet, vante la loyauté et l'équipement de la gendarmerie belge et rassure ainsi les propriétaires présents. Copeau écoute à peine. Peut-être songe-t-il à une autre révolution — spirituelle — qu'il faudrait accomplir, non contre l'ordre, mais pour un ordre authentique ; il est un des auteurs possibles de la réforme et le domaine qu'il a choisi — le théâtre — n'est pas négligeable. Les philosophes et les politiques ne suffiront pas ; la réalité est multiple et c'est tout qu'il faut restaurer. Il n'y a pas qu'une révolution vers l'ordre ou vers le désordre : il y en a autant, dans chaque sens, que d'activités humaines. Le salut n'est pas dans la gendarmerie ; il est dans les efforts variés et constants de tous les hommes de bonne volonté.

Copeau est de bonne volonté : il veut du théâtre honnête, du vrai théâtre, vraiment écrit et vraiment joué... Le militaire se tait enfin et Copeau — qui peut-être ne pensait qu'à l'ennui de faire une lecture lorsqu'on est enrhumé —, devient la proie d'une dame, qui l'interroge :

— Vous êtes content de vos élèves de Bruxelles, Monsieur Copeau ?

— Je ne puis guère le dire. Il faut d'abord faire connaissance. J'ai fait avec eux quelques exercices. Je crois que ça ira.

— Ils sont nombreux ?

— On dit que oui, qu'ils sont relativement nombreux.

— Et Paris, que dit-il ? Il doit être jaloux de vous voir accaparé par nous.

— Oh, Paris !... Je vais vous dire : Paris s'en fiche.

Il y a dans sa voix, lorsqu'il dit cela, plus de désabusement que de rancune.

Copeau, qui est profondément chrétien, sait que l'effort compte plus que le résultat. Il a d'ailleurs eu le temps de constater la vanité pratique du talent. Celui-ci est moins utile, pour devenir directeur de la Comédie Française, que la faveur des politiciens. Quant au grand public, il est définitivement gâté et perdu. Pour créer un théâtre nouveau, il faut d'abord créer un public nouveau...

On s'en va.

Ce soir, nous reverrons Copeau en scène : son front intelligent, qu'il épongera encore par habitude, car la température dans la salle sera glaciale comme dans un frigorigère, et son nez considérable qui accompagnera le texte de Mistral d'un ronflement d'orgues. Il dira la cueillette dans le murier, la découverte des jeunes mésanges, le nid improvisé dans le sein chaste et gonflé d'amour, la branche qui cède, enfin, et l'étreinte soudaine.

Après l'idylle, il lira l'épopée et la voie de Copeau, pour conter la sauvage bataille de Vincent et du tueur de bœufs, se fera héroïque.

J. S.

Quoi ?

vous vous intéressez

- à la politique -

et vous n'êtes pas

- abonné à -

VLAN

10 FR. L'AN

C. C. P. 1521.61 REX

(1) Un volume (Grasset).

Vous lirez... et vous ne lirez pas

André Dumas : ANTHOLOGIE DES POÈTES FRANÇAIS DU XVII^e SIÈCLE. — Edit. Delagrave, Paris. — Sans indication de prix.

Les éditions Delagrave ont été bien inspirées en confiant au poète André Dumas la direction littéraire de cette anthologie. Le choix est généralement heureux et un bref avant-propos de M. Dumas caractérise de façon satisfaisante le XVII^e siècle.

Naturellement, il y a là-dedans, un peu pêle-mêle, des génies et des rimailleurs. C'est l'écueil du genre. On peut le dire inévitable, puisque, pour caractériser une époque, l'on est bien obligé d'en signaler les déficiences et de mettre sous les yeux du lecteur des échantillons « ad hoc ».

Un ouvrage à recommander.

R. B. V.

Paul Dresse : VINGT ET UN POÈMES. — Les Cahiers Mosans, 21, rue Sainte-Véronique, Liège — 10.00 francs.

Enfin ! un poète, un vrai. Si le souffle est un peu court, l'inspiration est délicate et la facture excellente. Mais il eût fallu sarcler encore et rejeter impitoyablement certaines pièces fugitives, entre autres un Nordsee détestable.

M. Dresse chante en nuances. Il est moins bon lorsqu'il fait son petit Montherlant. Mais goûtez-moi donc ce tercet exquis :

Tout regret berce un espoir
Et l'Oubli baise en silence
Les humides yeux du Soir.

R. B. V.

Antoine Dorville : ANVERS TOUT NU... Pamphlet. — Ed. La Critique, Wilryck-Anvers, 65, rue du Champ de l'Eglise, — 10.00 francs.

Dans ce temps où les « chers confrères » s'encensent sans arrêt et où la sincérité de la critique est presque morte, l'on est heureux de rencontrer — enfin ! — quelqu'un qui ose casser les vitres. Il faut cela de temps à autre. L'air pénètre en bouffées fraîches. Et puis, on voit clair.

Ce livre est une épouvantable extermination. Comme l'a dit Mgr Schyngens — le seul critique qui ait, à ma connaissance, osé parler de cet ouvrage, — « la table des matières ramasse les cadavres ».

Dorville, cela va presque sans dire, puisqu'il s'agit d'un pamphlet, charge outrageusement ses bonshommes. M. Hubert Colleje, entre autres, méritait certes un meilleur sort. Au demeurant, il y a là-dedans pas mal de choses justes et je pense que quelques « fausses gloires » auront bien de la peine à s'en relever, pour peu que le bouquin ait quelque diffusion.

Si vous voulez passer une heure de joie saine et franche, procurez-vous le pamphlet de M. Antoine Dorville. Vous y trouverez des coups de massue hilarants, si l'on peut dire... mais uniquement cela, ne l'oubliez pas.

R. H.

Albert Maissonnier : LA LÉGENDE DU VIN. Poème mythologique. — Albert Messein, Edit., Paris. — Sans indication de prix.

M. Maissonnier, viticulteur, chante la vigne. Les vers sont corrects, la langue est bonne, le souffle est généreux et les chevilles sont innombrables.

On enivre, là-dedans, le poète au luth mélodieux, et le vin est, naturellement, breuvage magique et immortelle boisson.

Personnellement, je ne vois à tout cela aucun inconvénient. R. B. V.

Comtesse de Kéranflesch-Kernezal : LA FEMME DE LA CAMPAGNE.

Dans ce livre, l'auteur montre le rôle admirable dévolu à la femme de la campagne et ses responsabilités ; les difficultés auxquelles elle est en butte ; enfin comment on peut l'aider à en triompher et à réaliser ainsi sa vocation providentielle. La comtesse de Kéranflesch-Kernezal joint à un sens social très net beaucoup de sens pratique. Les pages qu'elle écrit sur les organisations et les œuvres féminines agricoles sont les plus intéressantes. Et puis, il y a, à travers toute l'œuvre, l'émotion profonde d'un cœur maternel qui aime la femme de la campagne, la race paysanne et la France.

Le beau diagnostic, qui touche d'emblée le vrai mal qui menace la France : l'exode vers les villes non pas tant du paysan français, mais de la jeune fille paysanne, qui est la pierre sur quoi repose la vitalité du pays. A. D. S.

Jacques Chevalier : TROIS CONFÉRENCES D'OXFORD. — Ed. Spes, Paris. — 7.00 francs.

M. Jacques Chevalier, Doyen de la Faculté des Lettres de Grenoble, auteur de tant de livres qui ont remporté un vif succès auprès du public français, est l'un des philosophes les plus goûtés dans les milieux intellectuels d'outre-Manche, où il a été appelé à maintes reprises. Le présent volume contient le texte français de trois conférences qu'il a données en anglais, en 1926, dans la grande salle du Collège de la Trinité, à Oxford, là même où W. James avait prononcé ses leçons sur le pluralisme ; elles ont éveillé dans ce milieu de choix, un écho très profond, et de récentes controverses sur la « philosophie chrétienne » ont donné un regain d'actualité aux graves questions qu'elles soulèvent.

On retrouvera dans tout le livre la clarté d'exposition et la profondeur d'inspiration dont l'alliance caractérise le talent de M. Jacques Chevalier.

F. C.

Jean Gyselinx : LE CŒUR INAPAISÉ. Poèmes. — Ed. Au Panthéon, Anvers.

Ce bon Jean Gyselinx en est encore au romantisme. Pour un homme d'âge mûr, c'est assez grave. Le miracle est que les vers sont beaux.

Mirages ! Laissons-les aux choses, Mais gardons-nous d'en vivre encore, Lorsque leur amour grandiose S'est couché comme un soleil mort.

Car les morceaux qui nous en restent Sont des caillots de sang fumeux Qui tournoient au bout de nos gestes. Et saignent, rouges, dans nos cieux...

Naturellement, tout n'est pas de la même veine et dame cheville montre parfois — rarement, rassurez-vous — le bout de son nez crochu. Mais l'ensemble est de premier ordre.

R. B. V.

R. P. Joseph Van Oost, des missions belges de Scheut : AU PAYS DES ORTOS. — Editeur Dillen, Paris ; Ch. Beyaert, éditeur. — 15.00 francs.

L'on est heureux de pouvoir se documenter dans un pareil ouvrage. Car l'auteur, cela va sans dire, a vécu longtemps là-bas.

Grâce au R. P. Van Oost, nous apprenons à connaître mieux les étranges coutumes de ce pays, ses institutions embryonnaires et même ses tentatives artistiques. Le récit du P. Van Oost est alerte, vivant et fort honnêtement troussé.

R. B. V.

Ernest Pérochon : LES GARDIENNES, roman. — Bibl. reliée Plon, Paris.

Après comme la terre ingrate qu'il s'agit de conserver et de faire fructifier malgré le départ des hommes pour la guerre, ce drame rustique est l'histoire d'une famille de paysans poitevins. Les individus, s'ils sont faibles et constituent un obstacle, doivent disparaître ; la morale peut recevoir des entorses pourvu que le domaine subsiste. Mais le seul honneur, la seule foi qui doivent rester intacts, c'est l'attachement au foyer et à la race. La terre est un dieu terrible.

Thèse fausse, ce qui n'empêche pas ce roman d'être d'une belle facture et d'une observation aiguë.

P. C.

Kouprine : OLESSIA, nouvelles. — Biblioth. reliée Plon, Paris.

Une Russie non encore bouleversée par le bolchevisme, moins rude que celle qui transparaît dans la littérature russe moderne, à ce titre plus sympathique, mais déjà bien déliquescence, tant sont primitives et entachées de fatalisme et de superstitions les âmes de ses paysans. Kouprine, remarquablement servi par sa plume, est un écrivain de race. Chacune de ses nouvelles est un petit chef-d'œuvre d'analyse, et celle qu'il intitule « le Coq » mérite de rester.

P. C.

J. Duperray : L'ÉVANGILE AU CERCLE D'ÉTUDES. — Ed. Spes, Paris. — 3.50 francs.

Voilà du moins une méthode pour approfondir « l'Évangile au cercle d'études ». Cette méthode est à la fois directe, active et collective : directe, elle met en contact avec le texte sacré, plus éloquent que les meilleurs commentaires — : active, elle pousse chaque âme à réagir à sa manière sur l'énoncé évangélique — : collective, au lieu d'un sermon-monologue elle propose un échange de vues où chacun a son mot à dire.

Tout ceci est dit dans une brochure, volontairement brève pour être facilement répandue.

W. H.

Maurice Renard : LES MAINS D'ORLAC. — Plon, Collection d'Avantures, Paris. — 6.00 francs franç.

Le vingt-septième roman de cette collection satisfera pleinement les amateurs d'aventures grand guignolesques. Mais ceux-là seulement. Si la morale reste sauve, à ce point de vue ce roman peut être lu par tous — la tension nerveuse et l'imagination des adolescents risquent fort de sortir bouscu-

lées de cette lecture. De plus, le style n'a rien de littéraire. Alors ? Alors, il faut être bien curieux pour vouloir démêler avec l'auteur l'étonnant et macabre mystère dans lequel vit Stéphane Orlac, le grand pianiste qui a perdu les mains dans un accident de chemin de fer et à qui un chirurgien très habile a greffé les mains d'un condamné à mort, d'un... assassin. N'allons pas plus loin, il ne vaut rien de trahir d'avance le secret de tels romans, on ne les lirait pas.

P. C.

Charles Jacques : UN MOUVEMENT DE JEUNESSE PAYSANNE. — Ed. Spes, Paris, — 6.00 francs.

Écrit avec un sens aigu des réalités d'aujourd'hui, mais aussi avec l'optimisme d'un jeune et l'âme d'un apôtre. Un mouvement de Jeunesse paysanne, doit être la préface, pleine d'espérance, d'un redressement moral, social et professionnel de ce monde paysan, qu'on ne connaît pas assez et qui contient pourtant des ressources insoupçonnées et merveilleuses à qui sait s'en servir et les utiliser. A. Z.

Sainte-Beuve : PONT-ROYAL. — Ed. Delagrave « Morceaux choisis », Paris.

Port-Royal, le chef-d'œuvre de Sainte-Beuve, domine le grand siècle. et nous en donne une synthèse admirable.

Pour remonter trois siècles en arrière, il faut s'imposer un travail d'approche et d'assimilation aussi long que pénible. Sainte-Beuve, par son Port-Royal nous soulage de cet effort. Mais nous sommes si paresseux que cette étude en six volumes nous paraît encore trop lourde à digérer. On la lit si peu !

Les Editions Delagrave l'ont comprise et nous offrent un beau choix, précédé d'une large introduction et qui renferme la moelle de l'œuvre de Sainte-Beuve.

C. W.

Louis Dumur : LES LOUPS ROUGES. — Albin Michel, Paris. — 15.00 francs français.

M. Louis Dumur, puissant écrivain, et écrivain convenablement documenté, termine par cet ouvrage la série des récits qu'il a consacrés à l'histoire de la guerre sur le front oriental.

La hideuse révolution russe est décrite ici dans son horreur et dans les turpitudes de ses chefs. M. Dumur stigmatise comme il convient l'infâme marché conclu à Brest-Litovsk, par quoi 43.000.000 d'habitants furent livrés aux Allemands.

Malheureusement, M. Louis Dumur croit utile et intelligent de parsemer son bouquin de passages où la débauche éhontée des soudards russes est décrite avec une coupable complaisance.

Maurice Gauchez l'a écrit très justement un jour : « c'est un signe de faiblesse que de devoir être grossier pour être réel ».

Ces pages déparent l'ouvrage de M. Dumur. Et c'est pourquoi il sera banni de tous les foyers chrétiens.

C. M.

Du nouveau sur Pirmez

par LÉON-LOUIS SOSSET (Suite.)

Qui donc réunira assez de documents pour écrire sa vie amoureuse ?

Pourtant, l'instabilité de son humeur trahissait déjà son tempérament nerveux et les chimériques aspirations de son âme. Parfois, après un libre épanchement, il regagnait sa chambre d'étude pour se plonger dans une atmosphère silencieuse et recueillie. Il lisait les romantiques allemands, anglais et scandinaves, ou se plongeait dans des ouvrages de philosophie et de morale. Il s'abandonna bientôt tout entier à cette débauche intellectuelle. Une collection de cahiers de notes rédigées entre 1853 et 1857 atteste la riche variété de ses lectures et ses fiévreuses préoccupations : « Possédé par son ardente imagination, par son amour des livres et par une pensée fébrile qu'obsédaient les problèmes de la vie, il partageait son temps entre sa chambre, où il lisait des piles de volumes sérieux, jouait du violon, dessinait, peignait, écrivait surtout, composant idylles, ballades, contes, croquis, maximes, — et le jardin zoologique où il se plongeait dans la contemplation des bêtes et des plantes, ainsi qu'il l'avait fait, pendant son adolescence, dans les jardins de Châtelaineau et les bois des environs, et comme il devait le faire à Acoz pendant son âge mur. » (Paul Champagne.)

Il ne faut se créer aucune illusion sur la valeur des essais qu'il écrivait à cette époque. Ce sont de vagues rêveries d'adolescent en mal d'écrire. A en croire M. Champagne, elles n'offrent guère plus d'intérêt pour le public que les œuvrettes de De Coster conservées parmi les archives des Joyeux. Ce sont des pièces d'archéologie littéraire qui ne peuvent intéresser que les spécialistes.

Pirmez croyait ferme à sa vocation artistique. En 1854, il parle d'aller habiter Paris « pour s'occuper de littérature ou entrer comme élève dans un atelier de sculpture ou de peinture ». Ses parents s'opposèrent formellement à la réalisation de ses caprices et le forcèrent de poursuivre ses études de droit.

Longtemps, j'ai cru que seule une déception amoureuse dont les circonstances étaient demeurées mystérieuses avaient déterminé ses voyages d'Allemagne et d'Italie. C'était là une hypothèse croyable certes, mais peu fondée. M. Champagne assure que, devant la santé ébranlée du jeune homme — effet probable d'une vie intellectuelle et sentimentale trop intense — ses parents, cédant aux suggestions d'un médecin, permirent à leur fils d'abandonner ses études qui le rebutaient et de voyager. Nous sommes en 1855. On connaît les faits majeurs de ces voyages romantiques. Ils sont consignés dans les *Jours de Solitude*.

Durant ses séjours à l'étranger, Pirmez entretenait une correspondance suivie avec de nombreuses relations. Cédant à son tempérament expansif, il leur écrivait de longues lettres. Il rédigeait en même temps un journal de voyage et consignait au jour le jour ses pensées dans un album. Fin décembre 1857 déjà, il songeait à publier ces notes. Ne demande-t-il pas alors à certains correspondants de lui communiquer les missives qu'il leur avait envoyées d'Italie, afin de compléter ses souvenirs. Cette ambition ne devait plus le quitter.

En juillet 1858, lors d'un séjour à Vichy en compagnie de son frère Emile, il transmet à Alfred Morel une série de tableaux de mœurs qui révèlent un esprit sarcastique et cruel. M. Champagne, établissant la genèse des *Jours de Solitude*, signale de nombreuses pages inédites datées de 1859 à 1860, qui attestent le libéralisme — je veux dire, dans une certaine mesure, l'anticléricalisme — de leur auteur, opinion très à la mode en ce temps-là. Une série de dessins satiriques exécutés à la plume complètent en ce sens cet aspect assez inconnu de sa personnalité qu'aucun de ses livres, à coup sûr, ne révèle aussi complètement, et que Siret laisse à peine soupçonner. Selon toute vraisemblance, les *Portraits* annoncés sur la feuille de garde des *Feuilles* datent de cette époque. C'était une série de croquis et de caricatures littéraires, un peu à la façon de La Bruyère. Son ami et confident Emile Smits, le frère du peintre, lui déconseilla de les publier et il se rangea à cet avis.

Ce qu'on ignore encore, c'est cet état inquiet de l'âme de Pirmez durant ces années. Ce qui nous échappe, c'est cet esprit de doute, voire même de révolte, qui le pénétra dès 1858 et qui devait atteindre son paroxysme en 1860 et en 1861. Cette crise philosophique et morale, il prit soin de la dissimuler dans son œuvre.

Il fit part de son agitation et de ses dérèglements à Emile Smits, son plus intime ami, qui s'efforça de le ramener dans la bonne voie. L'accident de chasse au cours duquel Pirmez faillit perdre la vue, en 1864, et qu'il raconte d'une façon assez romancée dans *Rémo* ne fut pas sans agir considérablement sur son esprit. C'est de cette époque, en effet, que date son retour définitif à un idéal religieux et son attitude de moraliste doux et compatissant qu'il conserva jusqu'à la fin de sa vie. D'autre part, il est bon de dire qu'une partie de ses correspondants appartenaient au clergé et qu'il ne furent pas sans le convaincre, dans une certaine mesure, de la prééminence de la morale chrétienne.

Au début de l'année 1859, la famille Pirmez s'installa dans le

château d'Acoz, ancienne propriété des Udekem. Octave, décidé à publier sa première œuvre, mit de l'ordre dans ses papiers. Il comprit bientôt qu'un seul ouvrage était insuffisant pour contenir des matières aussi diverses et aussi opposées. Aussi résolut-il d'établir une sélection et un classement. Les *Pensées*, ouvrage plus connu sous le titre de *Feuilles*, parut en 1862, préfacé par le proscrit français Désiré Bancel. Ce recueil ne dévoile aucune des préoccupations dominantes de Pirmez. Cédant aux conseils de son ami Smits, il en retrancha les pensées qui lui paraissaient trop violentes ou trop hardies, notamment celles qui pouvaient porter atteinte à la religion.

En mars 1862, il prépare les *Jours de Solitude*. Dans son esprit, cette œuvre annoncée sur la feuille de garde de la première édition des *Feuilles* comme devant paraître en deux tomes, se subdivisait de la manière suivante : 1) des rêveries romantiques ; 2) des lettres et des impressions de voyage ; 3) des proses lyriques, les *Umbrae* sans doute, qui devaient terminer le livre. Il utilisa pour la rédaction de cette œuvre les fragments éparpillés dans ses cahiers, ainsi qu'une série de lettres. « Travail ardu, écrit-il, d'autant plus qu'il s'agit de débarrasser mes lettres de leur forme épistolaire, en faisant disparaître tous les détails familiers pour n'y plus laisser que les rêveries et les tableaux. » Qui a lu les *Jours de Solitude* sait qu'il arriva au bout de sa tâche. Son frère Fernand l'avait beaucoup aidé dans cette besogne. Mais M. Champagne eut en main des pages non insérées dans ce volume, dont maints passages rappellent une origine épistolaire.

Après la publication des *Jours de Solitude*, Pirmez fut pris du désir de créer un type littéraire comme Werther ou Obermann, afin de romancer sa vie intérieure. Avant 1862, il songeait à signer toutes ses œuvres du pseudonyme de Héribert, nom qui lui resta à cœur toute sa vie puisqu'il réapparait dans *Rémo* et dans différents écrits qui suivirent ce livre.

De plus, Pirmez nourrissait le projet de publier en une seule œuvre, sous le titre de *Dunstan*, ses souvenirs de la vingtième année. Fernand Pirmez — *Rémo* — devait en rédiger la préface. M. Champagne transcrit un extrait de cette préface dans l'essai qui nous occupe ; je tiens à le reproduire, car il est très révélateur des idées qui hantaient alors le solitaire d'Acoz : « Dunstan a son auréole propre, une clarté douce et triste, un nimbe mystique qui rappelle Fra Angelico de Fiesole, le Perugin et les vieux peintres toscans. Il y a dans cette chaîne de sentiments brisés, à la fois purs et fiers, ardents et

mélancoliques, l'expression d'un type rare à notre époque, et qui mêle à la douceur attique le tendre chagrin des pères de l'Eglise d'Orient ».

En novembre 1866, Pirmez renonça à son projet. De même qu'il l'avait fait pour sa première œuvre, il établit un classement rigoureux dans les textes, la matière hétéroclite du livre étant peu en rapport sans doute avec ses ambitions d'art.

En 1874, ses *Heures de Philosophie* parues (1) Pirmez exprima son désir d'écrire une œuvre plus vaste qui réaliserait en quelque sorte « ses aspirations multiples par une épopée à la fois populaire et aristocratique ». Je ne sais pas sous quel angle il envisageait cet ouvrage, mais l'insistance avec laquelle il parle de ce projet permet de supposer qu'il considérait ce livre hypothétique comme le sommet, sinon la consécration de son œuvre tout entière.

La fin brutale de son frère Fernand devait fixer son plan. Retracer la vie du cher disparu en une sorte d'« épopée psychologique » devint la préoccupation de tous ses instants. Mais, si l'on veut s'en référer à une lettre adressée le 7 mars 1880 à Kervyn de Lettenhove, il transporta dans l'âme de *Rémo*, ses propres tourments philosophiques dont j'ai parlé plus haut. *Rémo* serait donc un document biographique important sur lequel on peut se baser pour étudier la mentalité même d'Octave Pirmez.

Maintenant, notre écrivain songe à une œuvre nouvelle qui mettrait en scène « un Obermann chrétien, sous le titre de Héribert ou autre... » (Lettre à Siret, 31 septembre 1881).

Durant les heures de repos que lui laissa la maladie qui le harcela pendant ses deux dernières années, Pirmez remplit de nombreux cahiers de lettres et de compositions inédites.

En 1882, alors que la librairie Plon rééditait les *Feuilles* et *Rémo*, il annonçait la publication d'une nouvelle œuvre. « Ce sont des méditations de jeunesse, comme les *Jours de Solitude*, un peu plus émues, » déclare-t-il à Siret. M. Champagne émet l'hypothèse que ces quatre cents pages constituaient le roman de l'Obermann chrétien.

Il serait souhaitable que si l'on parvient soit à le découvrir, soit à le reconstituer, ce livre parût un jour. Il est impossible de laisser le public dans l'ignorance d'une telle œuvre. Rien de ce qui est signé Octave Pirmez ne peut nous laisser indifférents.

(1) Ce livre portait sur les épreuves de 1872 le titre de *Vie passagère, Aperçus philosophiques*. Sur une autre épreuve on peut lire *Vie Humaine, Heures de philosophie*.

Car d'Or, chaudronnier de son état...

Récit historique inédit, par JULES SOTTIAUX

Car d'Or, chaudronnier de son état, achalandé comme pas un, et respecté de tous les Montois, avait été baptisé, lui aussi, comme le Tournaisien Bardet, avec du sel de France.

Il parlait, s'animait, et ses gestes donnaient une telle vie à ses récits, qu'on l'écoutait comme un prêche.

En 1761, disait-il au *Cabaret du Chat botté*, on enleva la ville forte de Schweidnitz, en Lusace. Mais v'là-t-i pas que Pierre III de Russie qui succédait à sa tante l'impératrice Elisabeth, s'allie au Bossu, et nous tombe sur le dos avec ses cosaques.

Ah ! mes bons fieus ! les traités ! c'est du papier que les jours grignent comme des souris ; et les unions de peuple à peuple, c'est des mariages sans amour en attendant le divorce !

Un matin d'octobre 1762, on me crie : Car d'Or, le colonel vous demande !

Me v'là en position devant le Prince de Ligne.

— Leblond, qu'i m'dit, on va bientôt faire la paix. Les corps francs seront licenciés. Tu es un brave. Si tu veux, je te prends à mon service, à Vienne. Tu promèneras mon petit Charles, tu lui parleras de nos batailles. J'ai grandi sur les genoux des dragons de mon aïeul ; il grandira sur les tiens. Réfléchis !

— C'est tout réfléchi, mon colonel. Je signe. Vous savez que Leblond est un honnête lapin. Le joli prince sera gâté comme un p'tit Jésus, foi de Car d'Or !

Trois jours après, je fais mes adieux aux camarluches ; et les malles du colonel sur les épaules, je m'embarque en chaise de poste pour la capitale. Le prince me précédait, en berline. Arrêt aux relais de Winttingau. Partout de jolis étangs ; et, au loin, la forêt du Böhmerwald. Les maisons, en toit de chaume, tournaient en rond autour de la place des villages. On entendait le carillon des petits k'vaux qui couraient vers les marchés, en traînant des charrettes remplies d'oies blanches ou cendrées.

On entra à Vienne par la porte de Prague.

Et voilà que le colonel monte dans une belle voiture à six chevaux.

Godouche : se disoit Car d'Or, c'est pas de la petite keute, mon colonel. J'suis lancé dans la haute !

Une carriole s'avance, on enfourne les malles, je monte près du charretier, et me voilà en route à travers la ville.

Les maisons s'alignaient sans trottoir et sans numéro. Aucun écriteau pour indiquer les rues. Comment voir clair là-dedans ? Des enseignes de toutes les formes : écus, médaillons, licornes, griffons. On en voyait sur la façade des cabarets, des boutiques, des hôtelleries, des rôtisseries, des marchands et des artisans : *A la truie qui file, A la corne du diable, A la marmite de Gargantua, Au cheval blanc.*

Comme la nuit tombait, des lan-

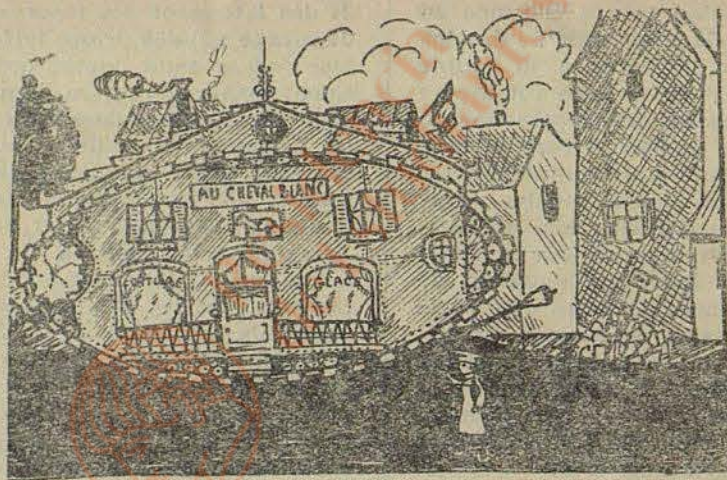
ternes s'allumaient dans les carrefours, autour des carrosses et des chaises à porteur. Les passants, une lanterne ou un falot à la main, regagnaient leur logis. C'était la grande ville : cent septante mille habitants, camarluches.

Nous v'là à l'hôtel du prince. Des domestiques en livrée, des servantes coiffées de pompons blancs qui m'ont risette, un bon repas par-dessus le marché : un vrai paradis ! Et puis, une petite chambre à rideaux, une armoire et un lit de camp avec des draps aussi blancs qu'une pâquette. Car d'Or était aux anges !

Le lendemain, j'aurais à quatre pattes dans la salle de jeu, avec Charles sur le dos. Un gros chou tout rose et crolé comme un amour. Beau à minger !

Trois jours après, il ne fallait plus que Cado, comme il disait.

— Je suis le cheval de ton papa. Toi, Charles, tu es le colonel. Je cours sur les prussiens. Wer da ! qui va là ! — Da sind die Wallonen ! ce sont les Wallons ! Ergeben sie sich ! Rendez-vous !



Et l'enfant tapait à droite et à gauche avec son sabre de fer blanc.

— Serai colonel comme toi, papa, disait-il au prince. Wer da !

J'en ai fait des promenades. Quand il était fatigué, je le portais sur les bras ou sur le dos.

On allait voir le Palais royal : la Hofburg. On acoutait les orgues au Stephankirche : la cathédrale de Saint-Etienne. Tout près, c'étaient les biaux magosins de la rue du Graben.

Souvent, on s'arrêtait au marché d'une grande place : le Am Hof, ornée d'une colonne de la Vierge ; ou au bord du canal qui traverse la ville et s'arrête au Danube.

Charles s'amusait à voir glisser les goëlettes, les galiotes, et les schachteln, gros bateaux carrés venus de la Bavière.

Parfois encore, on nous conduisait en calèche vers le Léopoldsborg pour voir le beau fleuve ; et, les longs jours d'été, on allait à Schœnbrunn se promener dans les jardins du palais, vers les bassins, l'obélisque, les charnelles, le belvédère.

Un jour, là-bas, j'ai vu Marie-Thérèse, à cheval, lancée comme à la charge. Elle revenait de la forêt en compagnie de l'empereur, et des

archiduchesses Marie-Anne et Marie-Christine : Une belle madame avec des grands yeux et un grand front. Elle souriait aux promeneurs courbés comme à Sainte-Waudru, à l'élévation.

Ah ! camarluches, j'en ai vu du blason !

Quand c'était réception à la Cour je partais voir avec Charles qui déjà marchait au pas, faisait les files à gauche, à droite, et les demi-tours comme un ancien, le fusil sur l'épaule.

Alors, je le plaçais à croupetons sur mon épaule, et je lui disais :

— Ergarde, ton papa et ta maman vont passer. Tu leur enverras une baise d'amour !

Nous étions en bonne place, dans la cour Amélie.

Et les équipages suivaient les équipages, attelés tous de six chevaux, et courant à fond de train comme des dératés. C'était la règle.

Quelle richesse, mes bons fieus. Heureusement qu'elle ne fait point le bonheur, sinon on seroit jaloux.

— Cado, j'ai embrassé vers la voiture.

Ah ! le bijou du pays des anges ! Je le vois toujours qu'i m'socait.

— Mariez-vous, Car d'Or, bagez-vous un petit Charles.

— Non, camarluches. J'ai connu, à Vienne, une jeune Tchèque gaie comme une fauvette. Niè mieux chez les princesses.

Je lui disois, en allemand : « Ich möchte sie heiraten » ; je voudrais vous épouser.

Elle répondait, en chuintant comme tous les Tchèques, avec son sourire qui m'emportait l'âme jusqu'au paradis : « Ich liebe sie » ; je vous aime !

Wich ! mes bons fieus ! elle a pris pour mari, sans me prévenir encore, un cocher de la comtesse Erdödy, grande-maitresse de la Cour.

J'ai le nez trop long, ça n'plait niè aux jolies mädchen. On n'ergarde què l'visage, et c'est l'cœur qui fait luire èl soleil du bonheur !

Le prince étoit bon pour Car d'Or. Mon brave Leblond, disait-il, j'étais fier de mes hommes. On parlera de nos batailles bien longtemps après nous !

Mais il étoit tout le temps sur les routes du monde : A la Cour de Louis XV, chez un Français qu'on appelait du Barry ; chez de Ségur, chez M. de Voltaire que la princesse n'aimait qu'à moitié ; même qu'il a eu le courage d'aller chez le Bossu, en Prusse.

L'impératrice l'envoyait chez tous les rois ; paraît-il qu'il les faisoit rire aux larmes. Ces gins-là, c'est comme les mouches à miel, nè pas on n'les prend niè avec du verjus.

J'étois content à Vienne. Le peuple est gai, courtois comme les français. Ce qu'il aime la musique !

La princesse me bayait, chaque hiver, des billets d'entrée au grand théâtre *An der Wien*.

C'étoit biau à vous mettre à genoux. J'ai vu un grand musicien qu'on appelait Gluck. Il dirigeait l'orchestre. Et encore madame Favart, une fameuse comédienne française. Elle jouait et chantait à faire croire qu'on étoit aux premières loges, au théâtre du bon Dieu.

Mais en 1766, voilà qu'on apprend que le père du prince étoit mort à Belœil. Tout le monde part pour le pays wallon. On s'arrête deux jours à Paris ; puis, en route, en voiture.

Ah ! camarluches ! quand j'ai revu nos clochers ; quand l'patois a chanté dans mes oreilles ; adieu les Tchèques, les Saxons, les Viennois. Le cœur de Car d'Or battait à casser ses ressorts.

Charles pleurait en me quittant. Ah ! ce petite colo-là, je mourrai avec lui devant les prunelles.

Voyez-vous, camarluches ! après l'fumeçon, èl cateau, Sainte-Waudru et la flèche de notre vieux beffroi, il reste peu de chose à raviser sous l'calotte du bon Dieu !...

Un poète belge : Marcel Thiry

Marcel Thiry est un des poètes les plus attachants de l'actuelle littérature belge, un de ceux qui ont renouvelé la poésie. Sans le moins du monde rechercher une originalité à tout prix, par la seule exaltation d'une personnalité unique, il chante sur un rythme neuf et bien à lui. Usant avec le même bonheur du mètre pair ou impair, son mérite est d'avoir dépouillé le moule dit classique de son arrogante raideur. Rien chez lui de rebutant à force de solennité, point de ces vers compassés aux allures de laideurs fardées.

Thiry a fait la guerre en Russie. Comme un enfant ivre de larges horizons, cette découverte d'un inconnu lui a donné une nostalgie latente de départs, d'escalades et d'aventureux voyages. Ce regret de ne plus pouvoir partir court à travers toute son œuvre poétique et lui confère une sorte de grandeur d'âme. Il souffre

*(De) n'être plus que cet assis
A mettre en vers les vieux récits
Presque authentiques de ses frasques.*

Des noms riches de mille trésors dansent dans sa mémoire : Laquedives, Honolulu, Pernambuco, Vladivostok. Tout cela revivra dans ses poèmes.

Après *Le cœur et les sens*, il donnera une plaquette au titre combien évocateur : *Toi qui pâlissais au nom de Vancouver*. Puis, en 1926, il obtient le prix Verhaeren pour *Plongeantes Proues* :

*Tu vois passer les inconnues
Et tu prends leur charme obstinant
Comme autrefois tu prenais nue
La belle âme des continents.*

Le poète y remémore les minutes émouvantes du temps que « sa dix-huitième année épousait la Russie », les ports traversés, « les nobles filles crapuleuses », et maintenant, « assis », il dit philosophiquement :

Nous irons nous aimer dans les grands cinémas.

L'Enfant Prodigue qui parut en 1927, développait ce thème d'une façon plus déchirante encore, mêlant à une douloureuse angoisse une amertume ironique et glacée. Nulle ville n'a satisfait son cœur inapaisé, et il revient plus triste et plus lourd que jamais :

*On ne dit pas le retour de l'enfant
Ni si Noël neigeait dans la soirée,
S'il lui sembla vers l'église éclairée
Entendre un chant doucement triomphant,
Ou s'il revint par une aube chagrine...*

Et toujours, *Enfant aux souvenirs*, il repartira dans les géographies :

*Tu tiens l'atlas ouvert sur tes genoux.
On n'y voit pas ton voyage marqué ;
Or tu voudrais décorer d'un or doux
Le nom du port où tu t'es embarqué,*

*Et dessiner les plus beaux épisodes
Comme on faisait sur les cartes anciennes,
Là, ta rencontre avec l'enfant qui brode,
Là, tes combats en terre non chrétienne.*

*Va, tu peux bien tracer au crayon bleu
Ton aventure autour de l'univers ;
Mais ton sillage autrefois écumeux
N'est pas resté dessiné sur la mer.*

Car malgré tout, « les doués du don d'exil s'exilent »

*Et Robinson tout seul malgré les anges
Et toi malgré le beau temps et les changes
Vous goûterez encor l'odeur du sel,*

Ce livre, par son accent prenant et sa parfaite structure interne, est un grand livre. Renouveau dans la forme, assouplie, immatérialisée pour ainsi dire ; mots restitués dans leur pureté originelle ; variété dans la technique et surtout ce frisson dense et mouvant qui court à travers chaque strophe, toutes qualités qui font une œuvre durable.

Marcel Thiry a donné des proses moins significatives, notamment en collaboration avec son frère Oscar. La Province de Liège a couronné l'an dernier un de ses manuscrits, non encore publié : *Statue de la Fatigue* :

*Il faut délimiter par des pavés plus noirs
Une zone de trêve autour de la statue...*

Thiry vit farouchement dans sa solitude inquiète, sans compromissions, ni coups de publicité. On ne sait rien de ses projets. Mais même s'il n'écrivait plus ou n'était plus égal à lui-même, ce qu'il a livré jusqu'à présent suffirait à le sauver de l'oubli.

Et qu'il poursuive ainsi dans l'ombre de mystérieux pèlerinages intérieurs, qu'il « attise des charbons tristes » dont les lueurs « éclaireraient des pays mal quittés », c'est encore un très beau et très humain poème.

Auguste MARIN.

CHOSSES VUES

M. Henri Davignon à l'académie

M. Stiernet, qui préside, ronchonne d'une voix de bourgmestre hesbignon ou condruzien à une séance du conseil communal : « La parole est à M. Georges Virrès ».

Quelques têtes familières... M. Boisacq arbore, à l'arrière-plan, sa carrure et sa tête de garçon boucher ; à côté de Monsieur Wilmotte, qui a l'air un peu moins rosse que d'habitude, M. Haust s'est assis, grave et massif comme un dictionnaire étymologique. M. Destree s'affale sur la table présidentielle, plus penaud qu'un saule pleureur. Au banc de la presse, M. Charles d'Ydewalle renifle les discours tandis que, vers le milieu de la salle, renversé sur le dossier de sa chaise, le nez au plafond, M. Pierre Nothomb hume cette atmosphère qui lui semble si bien de son pays...

M. Georges Virrès, raidissant sa taille haute et efflanquée, parle d'une voix grave et chaude. Il évoque les ancêtres glorieux du romancier wallon ; il rappelle ses débuts prometteurs, encouragés par M. Henry Bordeaux ; il marque les jalons de cette carrière littéraire lumineuse, égale et droite, comme un fleuve de plaine ; il analyse cette œuvre que l'harmonie et la sérénité n'ont pas émasculée.

Des applaudissements convaincus, mais dignes, soulignent la fin de son discours : applaudissements de salon ; applaudissements de bon gros messieurs qui

ne claquent pas trop fort, pour rester polis et pour ne pas blesser leurs mains potelées.

A l'extrême droite, l'œil et la moustache militaires, M. Carton de Wiart cache sa bonhomie bien connue sous une mine rogue et renfrognée de gendarme re-traité.

M. Henri Davignon se lève, mince et effacé, écrasé entre les poids lourds qui l'entourent. Modeste aussi... Tout de suite il s'oublie — c'est à croire qu'il n'est pas le héros de la fête — pour magnifier de tout son cœur de Belge et d'artiste celui que je considère comme le plus doux poète de chez nous : Fernand Séverin. Il le comprend si bien qu'il nous le rend présent à tous et qu'il émeut jusqu'aux larmes la famille Séverin, suspendue à ses lèvres... Quand il cesse de parler, les applaudissements éclatent, oubliés du protocole, comme un roulement de tambour. Toutes ces mains délicates en auront retiré des cloches et des ampoules !

Belle cérémonie, à la vérité, pleine d'enthousiasme et toute à la gloire de deux grands écrivains Ardennais que caractérise le même amour de la ligne et de la mesure latines.

A la sortie, M. Pierre Nothomb prodigue des « cher ami ».

Albert DU SART.

Vous aurez pour 18 francs

(15 fr. jusqu'au 15 mars)

Le 1^{er} mai : UN CRIME DANS LA BAUGE

par Armand Thibaut

Le 15 juin : LE POINT DU JOUR

par Joseph Mignolet

Le 1^{er} août : ORIENT-EXPRESS

par Louis-Th. Jurdant

Le 15 septembre : TU N'AS PAS SU QUE JE SAVAIS

par Robert du Bois de Vroylande

Collection
Nationale
de
REX

C. C. P.
1521.61

Les hauts parleurs

par CHARLES D'YDEWALLE



Il y eut à Bruxelles une conférence de M. Julien Benda, une de M. Léon Blum, une de M. Millerand, une de M. Vallotton, une de M. Maurois, enfin aussi une du Vicomte Terlinden, aux Annales, remplaçant M. Jaspar, empêché.

Pourquoi M. Jaspar était-il empêché ? Parce que l'avant-veille avait éclaté le coup d'Hastière et la crise ministérielle. Le cercle des Annales est un cercle fermé, respectable et collet monté, où chaque année un Belge parle. Ce Belge a été une année M. Hymans, une autre fois M. Davignon, une autre fois M. Terlinden. L'année dernière on avait eu M. Janson qui avait parlé délicieusement des Précieuses de Genève. Tout naturellement, cette année, on avait mis en piste M. Jaspar. Or M. Jaspar, sous le coup furibond de l'affaire d'Hastière, fit savoir brusquement, à ces dames du Comité que les événements le forçaient d'interrompre le cours de ses occupations littéraires. On ne comprend pas très bien le rapport logique que peut établir un orateur de cette espèce entre une crise ministérielle et une conférence aux Annales. Mais pour M. Jaspar tout malheur pour la Belgique est un malheur personnel, ce qui est un sentiment

Collection
Nationale

Deuxième Série
4 superbes volumes

C. C. P. 1521.61
Rex, Louvain

beau et louable, mais un peu encombrant, sinon pour la Belgique, au moins pour M. Jaspar.

Ainsi on se rejeta sur M. Terlinden.

Cet éminent professeur est un écrivain en charabia et un orateur en Beulemans, très calé, puissamment calé même, et qui adore les petites corrections aux savants travaux de thèse que lui présentent les jeunes docteurs de Louvain. Il parla à la place de M. Jaspar, mais exactement dans le style que les dames n'aiment pas. Naturellement, il n'y eut pas de compte-rendu dans les journaux et l'éminent professeur put dauber à son aise sur les journaux belges, presse imbécile qui ne voit en lui qu'un « bochophile d'estaminet ». Monsieur Terlinden aime beaucoup cette expression et il l'emploie chaque fois qu'on lui parle des chroniqueurs du boulevard bruxellois.

Après lui il y eut Léon Blum. Le fameux orateur français fit une assez triste impression. C'est pour le coup que les portraitistes et chroniqueurs s'étaient précipités, croyant à une bonne aubaine. Ce fut un jour noir. Le fameux orateur n'est qu'un causeur extrêmement disert, très habile, et qui parla d'une voix étouffée pendant le temps de sept quarts d'heure. Comme il y avait beaucoup de grippés dans la salle, des gens toussaient, se mouchaient, se raclaient la gorge. C'était très drôle. A la fin on applaudit mollement parce que M. Blum, qui avait d'abord promis de parler de Stendhal, parla de Jaurès comme on parlerait de Stendhal. Pour un peu, Jaurès ne serait plus qu'un triste et doux poète et M. Blum qu'un pauvre petit critique d'art amoureux de l'humanité, des hommes et des belles choses de l'Antiquité et qui ramène tout à la grande réconciliation humaine.

Le samedi précédent avait vu M. Benda aux Amis de la Langue française. Les Amis de la Langue française sont une invention de M. Wilmotte, un type spécial et spécialement discutable, mais l'un des hommes les

plus remuants de Belgique. Son cycle du samedi après-midi est un habile panachage où l'on retrouve toutes les vedettes franco-belges susceptibles d'intéresser les membres d'un cercle d'amateurs. C'est ainsi qu'il invita le baron Beyens, lequel aurait pu publier le texte de sa conférence dans la Revue Catholique de l'abbé Van den Hout, tant elle était purement réactionnaire et « extrême droite ».

Un incident polémique assez violent s'est produit entre Messieurs Henri Rolin, sénateur socialiste, et notre ami Pierre Nothomb. Pierre Nothomb a été mis en cause, dans un discours radiofusé, et mis sur le même pied que von Bissing. M. Rolin qui aime de traiter les grands sujets tout en faisant le butor, a choisi le Japon et son conflit avec la Chine. Cela lui permit de mettre les pieds dans le plat et de placer une phrase qui qualifiait le coup japonais en Mandchourie de geste « à la Pierre Nothomb ou à la von Bissing ».

Outre que personne n'a trouvé cela drôle, il y a beaucoup de monde qui pense qu'une phrase pareille n'a rien à voir avec la polémique et qu'elle est tout à fait inadmissible entre adversaires, même politiques. Ce genre d'insulte ne prouve rien. Il agace les honnêtes gens, n'amuse personne et prouve une fois de plus que M. Rolin est un goujat.

Mais il y eut quelqu'un qui se fâcha ; ce fut la femme d'un sympathique ministre, souvent mis en cause lui-même, et qui ne doit rien à Pierre Nothomb. Elle profita de la première occasion pour dire à Rolin tout ce qu'elle pensait de sa malhonnêteté. Décidément, on commence à s'apercevoir qu'il ne suffit pas d'être un malotru pour faire un orateur. Il commence à être temps.

La réception d'Henri Davignon à l'Académie fut une apothéose. Elle fut suivie d'une autre réception, chez Mme Destrée. Ce salon bleu n'est pas un salon rouge. Mécène s'y est donné rendez-vous avec Lucullus, Narcisse et Aristarque. On y est talon rouge et jamais bonnet rouge. Quelqu'un disait,



en rappelant Mme de Rambouillet : « c'est le salon bleu, du bleu Destrée. »

Il est heureux que la fausse démocratie prenne déjà des airs d'aristocratie, une aristocratie modern style...

L'affaire Thomas Mann fera décidément long feu. On assure que la situation du comte Lerchenfeld en est sérieusement ébranlée.

Le diplomate du Reich à Bruxelles a fait tout pour afficher sa solidarité avec le grand romancier-critique lors de son passage à Bruxelles. Or, Mann est un Européen-pacifiste convaincu et courageux, et Hitler le vomit. Cela fera du vilain bientôt. M. von Neurath a beau être le maître immédiat du comte Lerchenfeld, M. von Neurath est flanqué de Hitler et celui-ci ne manquera pas la prochaine occasion de le faire comprendre à la Légation.

Ainsi le plus grand écrivain en langue allemande actuel (avec son frère Heinrich) fera un incident diplomatique à cause d'une conférence sur Wagner qui était d'ailleurs fort belle, pleine de trouvailles heureuses et dite en un français excellent.

Deuxième
Série

15 frs au lieu de 18
mais... avant le 15 mars

Abonnez-vous
aujourd'hui

Un gosse à la guerre

roman inédit, par Léon Degrelle

Louis, un petit gamin d'Ardenne, âgé de huit ans, vient d'assister, en 1914, à l'arrivée puis à la déroute sanglante des régiments français et à des escarmouches, à Sedan, près de la maison où on l'abrite.

V

Les morts sont restés sous le soleil pendant des heures. Qui eût osé lever un volet mécanique ou tourner la clef d'une porte ?... On devinait derrière les rideaux des mains et des visages. Pas un bruit dans la rue. Toujours ces soldats étendus dans des flaques coagulées et ce cheval éventré dont les boyaux s'épalaient en boursouflures vertes et pourpres. Un coup de canon écrasa ce silence atroce. Puis des rugissements se chevauchèrent comme si les canons étaient des bêtes monstrueuses qui s'élançaient dans les airs avec des bonds sauvages. Une fenêtre claqua sur le sol dans un fracas limpide et sec. Le plafond résonnait sous les coups lourds des poutres qui lâchaient des débris de bois mort. On se recroquevillait près de la cheminée, les enfants tassés dans les bras de la maman disant le chapelet. Seule la petite statue de la Sainte Vierge était un îlot de douceur paisible. Louis suivait avec un peu d'effroi le halètement des prières. Le crépuscule commençait à s'avancer comme un brouillard gris entre les visages. On ne voyait plus que les plis au bas des lèvres et au coin des paupières. Puis on alluma une bougie qui tremblait avec des élans affolés, comme si les sifflements des obus glaçaient sa petite flamme lancinante. Les marmots s'étaient endormis, repliés sur leurs genoux. On les étendit tout près de l'escalier tandis qu'avec un matelas on fermait le grand trou clair et bleuté de la fenêtre vidée.

Des lueurs oranges léchaient le ciel au ras de l'horizon. Puis elles avaient des élans écarlates noyés l'instant d'après dans des coups de langue dorés et gris. Ces lueurs se tassaient lourdement en un licéré interminable, villages qui brûlaient dans la douleur d'une nuit d'août vibrante et molle... On avait dans la chambre lié les draps bout à bout en un serpent livide qu'on accrocha au garde-fou afin de glisser dans le vide si un obus éventrait tout d'un coup les greniers dans un éclaboussement de couleurs.

Une détonation terrible fit jaillir les cris des enfants, dressés en un saut sur leurs pieds nus. La bougie fumait dans les débris de plâtras. Tout semblait suspendu dans un vide affreux. La culbute ne venait donc pas ?... C'était intolérable, cet équilibre sur l'abîme... On eut dit que des bras se cramponnaient dans la nuit à des épaves invisibles. Des pleurs zébraient cette atmosphère de délire. Une minute, deux minutes... Le plancher ne s'écroulait pas. Le grand coup de poing de l'obus sauvage avait enfoncé la maison voisine où il avait écrasé dans leur lit deux enfants.

La canonnade a cessé de happer les ombres. Seuls les villages continuent à jeter leurs tourments en gerbes brûlantes. Ils sont là, plantés comme des torches, dans le champ des funérailles nocturnes, la patrie est morte derrière les collines qu'ils embrasent de leurs derniers sursauts... Jusqu'à l'aube leur agonie râle avec des gestes sanglants dans le ciel.

On a dormi vaille que vaille. Les petits s'éveillent, ayant oublié les coups de canons et les incendies. On voit les carreaux brisés des immeubles d'en face. Les murs sont mouchetés d'éraflures comme s'ils avaient la petite vérole. Mais pas un chat à l'horizon.

Si on ouvrait la porte ?... En quelques minutes toute la rue est dehors, à contempler la maison voisine crevée par un énorme trou rond. Puis on se hasarde jusqu'aux cadavres du rond-point. Une grosse mouche dorée avance en tire-bouchon dans le trou qu'un soldat a au cœur. On ramasse des képis. Louis traîne par le drapelet la lance d'un des uhlands. Tout le monde est nerveux, papote, explique, fait des gestes. Brusquement c'est une débandade sans nom. Au bout de la chaussée on

vient d'apercevoir une ligne de cavaliers allemands. Quatre à quatre, pendu à la main de son père qui le fait voler plutôt que courir, Louis est arrivé à l'hôtel. On verrouille la porte. On se précipite dans l'escalier tandis qu'éclate une marche militaire. Les Allemands entrent dans Sedan abandonné, musique en tête comme à la parade aux jours de paix. Des cyclistes précèdent la grosse caisse, des officiers font caracolier leurs chevaux, flamboyants et ironiques. Ils n'ont même pas un revolver au poing. Ils descendent et frappent à la porte. La sœur de Louis, une belle Ardennaise de dix-huit ans, a passé deux ans dans un pensionnat de Coblenze. Elle se dévoue et va ouvrir. Grand tralala. Les officiers sont des gentlemen. Ils blaguent et sourient. Hier ils ont tué, brûlé, souffert et fait souffrir. Combien d'hommes y a-t-il donc dans un cœur ?...

Le retour vers les Ardennes a lieu le lendemain.

A cinq heures du matin, les cinq cents réfugiés sont assemblés en un troupeau rocambolesque, avec toutes les brouettes, charrettes à chien et berceaux du départ. Louis a déjà vu cela dans sa Bible illustrée et il énumère aussitôt à sa maman les détails de la captivité de Babylone.

On se met en route, l'œil au guet. Des débris incroyables jalonnent la montée, des sacs, des gamelles, des fusils, des casques, des lambeaux de vêtements, des ferrailles. Mais pas un homme n'apparaît, vivant ou mort. On atteint le tournant : trois cadavres sont affalés l'un sur l'autre. C'est effroyable. D'autres cadavres s'échelonnent presque sans arrêt. Il faut s'arrêter, transporter sur le talus les corps violacés, écarter des troncs, des bras sanglants, des pieds de chevaux. Un soldat est couché sur son dos dans le petit fossé, avec un grand cou sans tête. Un autre est plié en deux sur la jolie porte en bois d'un jardin. Au bas de la montagne, d'énormes nuages noirs tourmentent en boule au-dessus d'un village. On a atteint les maisons en flammes. Les chevaux s'affolent. Des murs s'écroulent dans des tourbillons de flammèches. Des chats miaulent. Devant l'église en feu, tout seul, le curé, à genoux sur le sol, sanglote, la tête dans les mains. Sans cesse on aperçoit des cadavres ballonnés, tous nus, tapissés de larges taches rousses ou noires comme des porcs grillés dans des cours de fermes. C'est à devenir fou. Un officier est couché dans la rigole, la bouche large ouverte sous un tuyau d'égout. Des maisons craquent, lancent des ruades dans l'air, bondissent en gerbes enfiévrées. Une odeur âcre de chair brûlée arrache la gorge. A la sortie du village un soldat français pendu est accroché à un sapin comme un jouet du Père Noël.

A peine a-t-on secoué ses vêtements pour chasser les flammes, que voici l'armée des vainqueurs. D'interminables convois occupent la chaussée. Un peu plus loin un nouveau village se consume. Toujours des poutres qui s'écrasent, des cadavres gonflés et noirs. Mais entre deux maisons un jardin étale la splendeur de ses capucines fleuries. Comment les fleurs peuvent-elles encore respirer, belles et insensibles ?... Comment un oiseau a-t-il encore le courage de chanter sur l'arbrisseau qui, près des capucines, a échappé à l'orgie du feu.

Le cortège est plus lamentable que jamais. On a pris tous les chevaux, les bambins trottaient dans la poussière, le front en sueur, les pieds meurtris, assoiffés et en larmes. Cerné on les fouille, comme les grands. On retourne les poches de leur tablier ou de leur culotte. A la fin on doit bien les porter et ils ne voient même pas le grand drapeau impérial qui flotte sur la tour d'Autriche quand ils parviennent à l'entrée de la ville où ils vont retrouver leur maison. Pour eux d'ailleurs tout est fini : il y a de méchants soldats partout, on a culbuté leurs petits lits, saccagé la salle de jeu, tué les cinquante poules et coqs qu'ils nourrissaient avec une fierté si jalouse.

Et Louis se met à pleurer près de sa maman qui sanglote en découvrant au jardin, dans un monceau d'immondices, tous les souvenirs déchirants — boucles dorées, faire-part bordé de bleu — de son premier bébé, le petit bébé mort il y a longtemps, mais dont la perte désola son cœur.

(A suivre.)

La mourante

Nouvelle inédite, par LÉON GEERTS

Août enflammait la ville. Debout à la lucarne de la mansarde, tandis que son regard errait sur un horizon de toits piqués à perte de vue de cheminées, la petite Ginette s'essuyait le front et les joues où la sueur diluait les larmes. En bas, dans les cours étroites, des gosses criaient. La maison résonnait comme un tambour. Une cloche sonnait mollement au loin. Parfois un vol de pigeons las plaquait de l'ombre dans la pièce exigüe où une femme, la chair boursoufflée, gémissait. L'enfant se retourna et considéra sa mère. Le craquement du plancher alerta la malade qui se plaignit. Elle avait les yeux noyés dans l'orbite, sa poitrine se soulevait sous des spasmes respiratoires en coups de sifflet. Après une vie de quarante-cinq ans consacrée au travail, elle agonisait dans la peine. Pendant l'hiver, elle avait pris froid. Les pluies menues, la fatigue et les privations avaient acheminé le mauvais rhume vers une bronchite, puis vers la phthisie. Elle partait laissant une orpheline de quatorze ans. Le docteur avait dit à une voisine :

— Elle ne passera plus la semaine... il faudrait la confier à l'hôpital.

Farouche, elle avait supplié qu'on la laissât parmi les vestiges d'un bonheur évanoui.

Au chevet de l'agonisante, l'enfant blonde et fluette fixait des yeux le vide. Qu'allait-elle devenir sans sa maman ? Des larmes bruyantes et libres lui eussent fait un bien immense. Mais elle s'efforçait à ne pas pleurer. Pour meubler les minutes lentes et dissolvantes, elle s'attarda aux détails de la chambre en recherchant dans les coins obscurs les souvenirs de sa vie de petite fille. Elle se rappelait son papa mutilé d'une jambe laissée à la guerre, crachant et toussotant pour apaiser les bronches gazées. Dans ce temps-là, sa mère paraissait encore solide. Le dimanche, après le labeur d'une semaine, elle chantait pendant que bricolait son père. Les beaux jours, ils se promenaient dans les champs. Et le soir ils revenaient fourbus, les semelles crachant une poussière dorée. Elle entendait encore la voix de son père grommeler.

— Ce que ça fait du bien, cet air des bois... on va encore y mettre un coup dur cette année et ce sera pour la prochaine, hein, la mère, qu'on ira habiter une de ces bicoques de campagnard... C'est alors qu'on se fera de vieux os...

Un an plus tard, il était parti pour les champs avec leurs arbres bruisants et leurs bêtes bourdonnantes. Il avait rejoint ce rêve entre quatre planches de sapin. Depuis, elles n'avaient plus revu

les bois, elles n'avaient plus parcouru les routes et les vallons où elles cueillaient des fraises sauvages et du muguet perlé de fraîcheur.

— Ginette, j'ai si mal... on dirait que je suis cassée... Viens près de moi, plus près. Que je souffre ! Pourquoi dois-je attendre ?

— Non, petite mère, je ne veux pas que tu parles ainsi !

— Il est temps que ça finisse ! Si seulement je pouvais mourir maintenant ! prends-moi la tête... tu me pardonnes de te parler ainsi ? Ginette, tu penseras à moi, dis, chérie ? Toujours ? Mon petit chou, berce-moi... dis-moi des choses...

— Mais tu ne partiras pas, maman !

— Comme tu veux me tromper encore ! Tu es gentille... j'aurais tant aimé te voir grande, belle, une petite femme... j'aurais été fière, car tu aurais toujours aimé ta vieille maman. Tu vois, on se fait des illusions, et puis...

— N'y pensons plus, petite mère, la chaleur t'incommode, tu ne peux pas t'énerver... si tu prenais ta potion ?

— Non !

— Prends-en, maman, tu t'assoupiras...

— Non !

La voix cassée était obstinée. Elle semblait se révolter éperduement.

Ginette, oh ! que c'est drôle... je voudrais quelque chose de bon, de beau, de rare, quelque chose que je n'ai jamais eu... ma bouche brûle... Et toi ? Oui, je vois ta bouche qui frémit et tes yeux qui brillent... tu as aussi une envie, tu n'oses pas le dire ? Ginette, avoue... je cherche, je ne peux pas trouver... Mais si... oh ! du champagne, ça doit être délicieux, on m'en a tant parlé... du champagne, mais va donc ! ça ne te plaît pas ? Tu ne bouges pas ? Tu me regardes, tu ne veux pas ?

Partagée entre l'émotion et l'épouvante, l'enfant se défendit contre l'étreinte nerveuse des doigts frêles. La voix âpre l'implorait. Elle défaillit.

— Je n'ai pas d'argent, petite mère...

— Oui, je l'avais oublié... Toujours la même misère ! Alors, c'est le moment de partir, pour moi ? J'en avais tant envie... Si seulement je pouvais tenir jusqu'après-demain, on aurait la pension de ton père.

Tout à coup elle poussa un cri à la fois de victoire et de désespoir. Elle attira Ginette, au masque qu'avaient terni les pleurs.

— Nous aurons du champagne, et des raisins, de tout !

Ecoute, mon petit, détache mon alliance... doucement...

— Maman chérie !...

Elle en a vu de tristes et de gaies... Pauvre petite chose, ça me fend le cœur de la sacrifier. Ton père, quand je l'ai connu, s'adonnait au pari mutuel. C'est un peu elle qui l'en a détourné. Pendant l'année de nos fiançailles il me confiait toutes les semaines qu'il lui fallait de l'argent pour aller au lieu de jouer, il épargnait afin d'acheter cette bague... Je l'ai toujours prise pour un talisman. J'avais tant de joie en pensant qu'elle avait coûté des sacrifices à ton père et qu'elle l'a écarté de sa passion... Va, Ginette, le bijoutier t'en donnera peut-être cinquante francs, cours, j'ai soif de bonnes choses...

L'enfant hésita un instant et ajouta d'une voix étrange :

— Tu ne le regrettes pas trop, maman ?...

Et, comme elle ne répondait pas, elle s'habilla en hâte et descendit.

Sur le trottoir, elle fut étourdie par les vapeurs surchauffées de l'air saturé d'odeurs d'essences et de poussières. Elle marcha droit devant elle, les traits crispés, ballottée par une extrême agitation. Elle fouillait des yeux les rues, tendant son regard déçu et mélancolique vers les enseignes des magasins. Elle parcourut les artères sans se soucier de leur nom. Vis-à-vis d'un square débordant d'ombre, une vitrine surchargée de montres et d'objets hétéroclites l'impressionna. Elle entra. Un homme petit et chauve, le nez surmonté de lunettes tremblotantes, l'accueillit sans aménité. L'espace d'une seconde, ils se regardèrent sans dire mot. Il l'interrogea. Elle rougit et recula jusqu'à la porte vitrée.

— Eh bien ?

Elle lui montra machinalement la main à l'index de laquelle brillait l'anneau maternel.

— Maman voudrait la vendre...

— Plutôt, tu l'auras volée !...

— Oh ! non, monsieur, je vous en supplie !

Pendant ce temps il avait examiné la bague.

— Une prochaine fois, tu ne me dérangeras plus...

— Alors ?

— Alors ? Mais tu es effrontée, toi ! Alors ? Mais déguerpis, mauvaise graine. Tu vois l'agent de police qui se ballade là-bas ? Si je l'appelais ?

Ginette suffoquait. Du seuil de la boutique, elle tituba jusqu'à l'oasis de verdure crépitante de cris d'enfants et de pépiements joyeux. Elle poussa un cri sourd. Les gens la dévisagèrent. Pour fuir leurs regards, elle s'évada au hasard jusqu'à ce qu'une plaque rutilante de lettres dorées l'arrêtât. Elle fonça dans l'immeuble et s'y affala à même le sol, étourdie par la fraîcheur du magasin. Une dame sortit de derrière le comptoir et la releva pantelante. Elle éleva

la main pour se cacher la figure. Et, dans le mouvement brusque la bague se dégagea et sautilla sur le parquet. Elle ne lança qu'un cri :

— Oh ! maman...

Une vendeuse avait ramassée l'anneau et le soumettait, dans une pièce voisine, au bijoutier. Il soupesa l'alliance puis, le sourire ironique, il lança :

— Mais c'est du cuivre pur ! Le plaquage est usé depuis longtemps...

Le coup l'ébranla tout entière. Morne, insensible, elle tendit la main. La dame apitoyée lui remit l'objet sans valeur enveloppé dans un billet de cinq francs. Alors, à la vue de cette aumône, elle narra sans réticence le dernier rêve brisé de sa maman qui se mourait. Quand elle n'eut plus rien à dire, soulagée mais irritée, elle sauta sur la chaussée et longea les murs comme un chien battu. Une sorte de rumeur se formait autour d'elle. Elle la sentait croître démesurément. Peu à peu, elle la perçut, qui s'emparait de sa tête et battait ses tempes. C'était une voix qui clamait dans son âme aux abois : « Ta petite mère n'aura pas de champagne... Ta petite mère va mourir tristement quand elle apprendra que ton papa lui a menti jadis... »

La voix répétait inlassablement les mêmes phrases, détachant de mieux en mieux chaque mot comme pour la torturer. Elle ne pouvait pas ne pas rentrer et pourtant telle qu'elle était, les mains vides, rapportant dépréciée la joie de toute la vie de sa maman, lui était-il permis d'ouvrir la porte ? Elle hésita, puis elle gravit les quatre étages en s'essuyant les joues.

Elle poussa le battant d'un geste las. La malade s'était redressée, elle tendait les bras, elle avait les yeux révoltés par la joie et la bouche avide. Très vite, la tête basse, comme une coupable attendant les pires injures, Ginette souffla :

— Pardon, ma petite mère chérie, je l'ai perdue... ta bague...

Alors, l'enfant qui, au prix d'un mensonge espérait pouvoir adoucir les derniers moments de sa mère agonisante en sauvagardant l'illusion de toute une vie, l'entendit pousser un faible cri et, la pensée lucide servie par un effort musculaire surhumain, lui jeter :

— Malheureuse ! Va-t'en ! Tu me tues, toi, ma fille ! Je ne veux plus te voir sans la bague de ton père... de ton père qui avait tant souffert pour me la donner...

Et elle retomba.

Léon GEERTS.



Le clerc et l'argent

par JOSÉ STREEL

Depuis que M. Julien Benda a dénoncé, dans un but qui n'était pas tout à fait pur, la Trahison des clercs, la question est posée du statut social et spirituel des hommes voués aux travaux de l'esprit : penseurs, savants, artistes. On sait ce que Benda reproche aux clercs de ce temps : ce n'est pas de se commettre avec les hommes d'action — qu'il appelle les laïcs — mais d'asservir les idées aux intérêts de l'action. Il s'élève contre le pragmatisme barrésien et maurrasien, et il a bien raison. La vérité doit être placée au-dessus des agitations temporelles et les « mystiques », comme parle Péguy, se contaminent et se dégradent lorsqu'elles deviennent des « politiques ». Le réquisitoire de M. Benda charrie d'ailleurs pas mal d'injustices. Péguy, qui jusqu'à la fin l'honora de son amitié, est assimilé par lui aux « réalistes » traîtres à l'esprit. La vérité est que le fondateur des Cahiers de la Quinzaine abandonna, non sans grande amertume, ceux qui exploitèrent politiquement le dreyfusisme et n'eut pas de mots assez durs pour flétrir Guesse et Jaurès lorsque ceux-ci transformèrent le mouvement socialiste en un parti parlementaire. Péguy est le type même du clerc qui ne trahit pas, uniquement soucieux du vrai et du juste. Mais il a le tort, aux yeux de M. Benda, de ne pas rejeter le poids de la chair et d'accepter les limitations de l'homme. Spiritualisme ne signifie pas idéalisme; Aristote ne trahit rien lorsqu'il corrige Platon : il se place seulement dans les conditions de la réalité.

M. Benda exploite également un mot de M. Maritain, disant que tout homme doit se choisir un maître, pour transformer en un aveu de trahison une constatation d'expérience courante. Ceci n'est pas totalement honnête.

D'ailleurs, il y a dans le livre de M. Benda une certaine trahison plus ou moins consciente : il n'est dirigé que contre certains penseurs modernes, précisément ceux que l'auteur a toutes sortes de raisons pour ne pas aimer : nationalistes et catholiques.

Les intellectuels socialistes engagés, d'un mouvement naturel et par leurs doctrines mêmes, dans l'action la plus temporelle, sont mis en accusation, mais avec beaucoup de mollesse et de ménagements. Que voulez-vous ? M. Benda est un penseur « de gauche » — le seul avec Alain — et il n'est pas indemne de toute passion.

D'ailleurs, voulant être trop habile, il insiste sur ce qu'a de germanique le pragmatisme qu'il dénonce. C'est un argument ad hominem : à vous qui vous réclamez constamment de la tradition grecque et française, dit-il à ses adversaires, on peut reprocher d'adopter à propos de militarisme notamment des doctrines d'origine allemande.

D'ailleurs la genèse idéologique du nationalisme est germanique : elle remonte historiquement à Luther et sa métaphysique est formulée par Fichte.

L'argumentation peut être retournée contre M. Benda : il proteste contre la nationalisation des idées, au nom de l'universalité de la vérité, mais attaquant un système d'idées, il le flétrit par le rappel de sa nationalité.

Les Français de culture comme ceux de race sont ainsi faits qu'ils se proclament volontiers fils du monde à condition que Paris soit le centre du monde.

* * *

Un mérite du livre de M. Benda — le plus durable sans doute — aura été de fixer l'attention sur le cas du « clerc » dans le monde moderne. C'est surtout son attitude spirituelle que M. Benda a critiquée, et d'un point de vue particulier. Mais le problème rayonne en divers sens.

Que des hommes consacrent leur vie à la recherche plus ou moins désintéressée du vrai, du juste et du beau, est un phénomène considérable et on sent qu'un statut spécial est requis pour des êtres aussi abstraits des conditions habituelles d'existence.

C'est que les exigences de la vie s'imposent à eux comme à ceux qui vaquent à quelque négoce.

A tout le moins, ils font partie de certaines sociétés naturelles — famille, patrie — et éprouvent un minimum de nécessités physiologiques, comme la nourriture et les besoins du corps. Le savant et l'artiste sont aussi des hommes : ils ont beau faire, mépriser le conformisme, engueuler le bourgeois et scandaliser le pharisien par des gilets rouges ou des vestons vert épinard, ils n'échappent pas aux conditions de la vie humaine. Le poète doit payer ses dettes ou subir les exploits d'huissiers.

Il y a un problème social du clerc parce que le clerc, qu'il le veuille ou non, vit en société.

* * *

Etant individualiste par nature, le clerc ne se laissera jamais embrigader dans une organisation professionnelle sérieuse. On n'imagine pas un syndicat d'artistes. D'ailleurs, la question ne se pose pas ainsi, parce que le service de l'esprit ne constitue pas proprement une profession. Ils sont rares, même en France, ceux qui vivent uniquement de leurs œuvres intellectuelles ou artistiques. S'ils n'ont pas de fortune personnelle, les clercs doivent le plus souvent prendre un métier. Ils deviennent fonctionnaires, professeurs ou journalistes. Pourtant l'exercice d'un honnête métier n'est pas une solution suffisante. Car le travail intellectuel mérite peut-être un salaire pour soi-même. Et l'enseignement, de même qu'un certain journalisme supérieur, est également œuvre cléricale (au sens où nous parlons ici du clerc). Socrate qui le premier a examiné le problème condamnait les sophistes parce qu'ils vendent la sagesse.

Il ne concevait la recherche de la vérité que gratuite ; la vérité est un bien digne d'être voulu pour sa seule bonté. Un salaire surrogatoire ne doit pas être désiré.

La position était héroïque, mais péchait par idéalisme. La vérité nourrit l'esprit mais l'homme doit aussi nourrir un corps. Pourtant, il faut être reconnaissant à Socrate d'avoir distingué la noblesse transcendante du labeur intellectuel créateur. Ce travail est d'une autre nature et se situe à un

autre étage. Par conséquent, sa rétribution ne peut être la même que celle du travail commun : elle est moins importante et ne peut être arithmétique.

La vérité ou la beauté ne sont pas monnayables et l'argent ne sera jamais leur équivalente contrepartie. Ce sont des valeurs d'ordre différent et qui ne collent pas. D'un livre, le prix peut représenter le papier et l'impression : il ne vaut pas le contenu intellectuel esthétique, c'est-à-dire qu'on ne peut établir une équation parfaite entre une certaine somme d'argent et une œuvre scientifique ou artistique. On ne compare que des objets de même nature.

Alors, va-t-on laisser sans récompense la somme d'efforts dépensée à la composition de ce livre ? Et le travail du clerc sera-t-il tout gratuit ? On sent qu'il y aurait là une disconvenance morale.

Il nous paraît que le statut du clerc doit être celui-ci. Le clerc s'adonne aux travaux de l'esprit : il cherche, il enseigne, il compose, il crée et livre aux autres sa création. Ceux qui profitent de son labeur contractent l'obligation de lui fournir des moyens d'existence et ils le feront à propos de son travail. Mais ils n'auront pas l'illusion de payer celui-ci ; leur argent ne sera pas son exacte contrepartie arithmétique. L'argent se pèse et non l'intelligence. De même que la rétribution allouée au clerc pour son œuvre n'est pas une représentation de sa valeur, de même son importance est relativement peu considérable. Il ne s'agit pas de son importance numérique, car celle-ci doit être assez élevée pour satisfaire à toutes les exigences du travail créateur. Nous parlons d'une importance dans la ligne de l'être, par rapport au contenu essentiel du labeur de l'esprit.

L'œuvre artistique ou scientifique s'élaboré en dehors des contingences financières ; celles-ci ne s'y greffent que comme un accident, sans la modifier profondément en soi. Elles peuvent sans doute l'affecter dans une mesure considérable : qu'on songe à ce qu'aurait été l'œuvre d'un Léon Bloy qui n'aurait pas été affreusement dénué. Pourtant Bloy riche aurait pu être un autre artiste : il aurait quand même été un artiste orienté dans certaines voies spirituelles et écrivant d'une certaine manière.

Le mouvement de l'intelligence créatrice exige dans son développement un support matériel parallèle ; mais ce support lui reste extrinsèque et son volume importe peu.

* * *

Une attitude du clerc devant l'argent pareille à celle préconisée ici nous paraît tenir compte des réalités de la vie humaine tout en sauvegardant l'éminente dignité de la pensée et de l'art.

Le désintéressement du clerc ne l'obligera pas à mourir de faim en même temps qu'il permettra de reconnaître et de dénoncer les faux clercs cupides, marchands d'idées et industriels de l'art.

Notre revue des revues

La Revue belge (1^{er} février) termine la publication d'une alerte étude de MM. Praviel et Douyau : *Les procès littéraires célèbres : Un duel d'Alexandre Dumas*. Ces points de la petite histoire littéraire sont très intéressants et les directeurs de nos autres revues feraient bien de songer de temps à autre à cette veine peu exploitée dans notre pays. Dans le même numéro, une bonne nouvelle de M. Léon Lafage : *Les juges*.

Le fascicule du 15 février contient une étude de M. Hubert Colleye : *Tendances de l'art flamand*, et celui du 1^{er} mars un extrait d'un ouvrage très vivant de M. Hermann Wiele : *Rencontres de serpents*.

Dans la Nouvelle Revue Française du 1^{er} mars, M. Paul Valéry défend son *Cimetière Marin* et M. Benda termine son *Discours à la Nation Européenne*. Les *Réflexions* de M. Thibaudet seront, comme toujours, consultées avec grand profit. Quant aux *Propos* d'Alain, ils sont plus subtils que profonds.

L'Expansion belge (février) consacre aux lettres quelques chroniques.

Dans *Conferencia* (1^{er} février), M. Louis Madelin décrit la tragique et lamentable aventure de Charlotte et Maximilien au Mexique. *Géographie cordiale des Pays-Bas*, par M. Georges Duhamel, est agréable à lire, mais ne casse rien.

Le numéro du 15 février ne vaut pas grand-chose, dans quoi M. Paul Valéry parle de la Politique de l'esprit. A chacun son métier.

Le *Thyrse* (mars) donne trois admirables poèmes de Mme Cécile Périn. Il y a des années que nous n'avons plus eu le bonheur de goûter dans une revue belge des vers d'une pureté et d'un accent pareils.

La *Scène Universitaire* (février) publie une intéressante nouvelle de M. Jacques van Eyll : *La mort de Chloridas*.

Dans la *Revue bleue* (18 février) M. Albert Chérel étudie le lyrisme du Président de Montesquieu et M. Edmond Jaloux poursuit ses études sur Goethe.

Lire, dans le n° du 4 mars, de M. Edmond Jaloux : *Trois épisodes de la vie de Goethe : Madame de Stein*.

Arts et Artistes (15 février) donne un bon reportage de M. Max Paolo.

Malheureusement, le fascicule de mars est rédigé en sabbat.

La *Revue nationale* (15 février) se cantonne dans une fonderie absurde en hébergeant un article de M. Xaxier Fleix : *Erotisme et pudeur*. C'est de la pure bouffonnerie.

Lire dans *La Revue Générale* (février) la suite des souvenirs de guerre de S. A. S. la princesse de Croi ; un pittoresque article de M. Hubert d'Ydewalle, et, surtout, la chronique littéraire du baron Pierre de Gerlache. M. de Gerlache s'affirme de plus en plus comme le premier critique de notre pays.

Accusés de réception : *A travers le monde*, *Le Dauphin*, *Panurge*, *L'Ergot*, *Les Cahiers de la J. U. C.*, *JOC*, *Jeune Hainaut* (critique littéraire : Mme Moulinasse... ça promet !), *L'Esprit nouveau*, *Les Cahiers Mosans*, *Les Débats*, *La Revue des Auteurs et des Livres*, *La Parole Universitaire*.

Revue humoristiques : *Pourquoi Pas ?*, *Le Charivari*, *Anthologie*.

Pour conclure notre enquête

Il ne suffit pas de critiquer. Il faut aussi apporter du positif. La conclusion qui se dégage de notre enquête n'est pas seulement un anathème dont nous frappons certaines lectures. Nous sentons qu'il est nécessaire de leur en substituer d'autres.

Les jeunes filles et les jeunes gens manquent de bons livres et de bonnes revues — tous s'accordent pour exprimer cette plainte. Elle est fondée, sans doute. Mais il faut avouer aussi qu'on ne fait pas son possible pour découvrir tout ce qui mérite d'être lu. Nous faisons surtout allusion à une grosse lacune, que cette enquête nous a révélée et qui nous a navrés : on se jette sur ce qui paraît et l'on dédaigne le passé. Pas un de nos correspondants n'a jeté un regard en arrière. Les œuvres d'hier n'intéressent plus. Parce qu'elles n'offrent pas le vain plaisir d'être à la page et qu'elles ne permettent pas de péroter — devant un cercle d'amis et de connaissances — sur les « Vient de paraître ».

Cela est gros de conséquences, surtout pour les intellectuels. Au lieu de puiser des idées chez des Veillot, des Montalembert, des Lacordaire et des de Mun et d'affiner son style à leur contact, notre génération s'attache à des maîtres douteux et non éprouvés par le temps. C'est la faillite de la belle formation classique, que s'était presque assimilée la littérature chrétienne. C'est aussi la grande pénurie, car l'on renonce par là à de grandes richesses. C'est enfin d'une prétention grotesque, puisque ainsi notre siècle se veut suffire à lui-même.

Même le commun des lecteurs y perd, car les siècles n'ont pas accumulé peu de choses utiles et bonnes et distrayantes. Mesdemoiselles, qui désirez des pages d'espoir clair et d'amour sain, avez-vous lu *Corbin et d'Aubecourt*, la *Mare au diable*, la *Petite Fadette* ? Pour ne pas remonter si haut, avez-vous épuisé tout Bazin, notamment *Une tache d'encre*, *Ma tante Giron* et tant d'autres romans délicieux ?

Ne ménageons pas nos efforts, dans le choix de nos lectures. Ne nous contentons pas de porter la main sur tout ce qui s'offre à nous. Et surtout, allons à ces chefs-d'œuvre que les années ont consacrés et qui ne risquent pas de nous décevoir.



Que cette suggestion soit insuffisante, nous le reconnaissons bien volontiers. L'on ne peut pas faire abstraction du présent. Il ne faut pas hésiter à moissonner parmi les productions nouvelles. Mais alors, quelle règle suivre ?

A ceux qui veulent moins se récréer que se former, Rex s'efforce de donner des directives. Dans notre rubrique « Vous lirez... » ou dans nos études plus poussées, toutes les nouveautés dignes d'intérêt sont jugées sans parti pris, au point de vue littéraire, religieux et moral.

Nos portraits d'écrivains peuvent donner à nos lecteurs une idée synthétique d'auteurs d'une lecture difficile, fastidieuse ou dangereuse et ainsi, ou bien les dispenser de les lire ou bien les aider à les comprendre.

Avant que Rex parût, il n'y avait pas en Belgique un seul journal littéraire catholique, ni même non catholique. Nous pensons donc — sans trop nous flatter — être un premier remède aux maux qu'a révélés notre enquête.

après la lecture d'œuvres pornographiques — le plus grand mal.

Dans ce domaine encore, il nous semble que les *Editions Rex* font un effort qui mérite les plus grands encouragements. Nous ne parlerons pas de toutes les œuvres qu'elles ont lancées, mais seulement de cette *Collection Nationale* par quoi elles ont voulu offrir au public, des romans honnêtes, bien écrits et attrayants.

Dès maintenant les milliers de foyers qui se sont abonnés, recevront toutes les six semaines une œuvre qui présentera toutes les garanties littéraires et morales.

Nous tenons à dire une bonne fois que nous ne serons pas pudibonds. Pureté n'est pas naïveté. Jamais nous ne publierons une ligne répréhensible, mais, convaincus que nous devons atteindre, conquérir et parfaire le grand public, nous ne lui servirons pas une littérature de nonnes.

Nos lecteurs ont pu apprécier le pur chef-d'œuvre qu'est la Dame Blanche. Aussi des Editions Rex sortiront la semaine prochaine :

LA DAME BLANCHE : roman par Joseph Mignolet (traduction d'Amand Gérardin) : 8 francs.

LI BLANKE DAME : roman par Joseph Mignolet (texte wallon) : 10 francs.

L'on peut souscrire dès maintenant.

Nous manquons de bons livres ! s'écrient tous nos correspondants. Rien n'est plus vrai. Il suffit de laisser errer son regard sur les vitrines des kiosques pour éprouver le plus profond dégoût. Et nous comprenons assez bien l'indignation de certaines jeunes filles qui nous reprochent de vouloir leur enlever toute une catégorie de romans sentimentaux. Que mettre à leur place, en effet ? Ce n'est pourtant pas Bloy ou Mauriac ou même Bourget et Bordeaux que nous oserions conseiller à toutes indistinctement. Elles ne pourraient supporter une littérature âpre et celle-ci ne leur pourrait faire que du tort. Aussi nous nous demandons si notre bon sens ne nous a pas fait pécher par trop de sévérité. Nous préférons nous en tenir, à ce sujet, à des réserves mesurées. Que chacune agisse selon son sentiment. Elle sent bien si la mièvrerie de ces romans déteint ou ne déteint pas en elle et il vaut tout de même mieux les lire que ne rien lire du tout. L'abstention totale nous paraît être —

(Ceci soit dit sans vouloir froisser les religieuses qui sont les meilleures amies de Rex !)

Pas mal de nos amis ont aussi insisté sur l'importance des Bibliothèques catholiques.

Elles sont une mine pour tous et spécialement pour les ouvriers, pour les jeunes gens et les jeunes filles qui ne sauraient pas acheter des livres ou qui ne désirent pas en acheter. L'on ne saurait trop travailler à les enrichir, ni choisir trop soigneusement les bibliothécaires, qui encourent tant de responsabilités et qui doivent être à même de guider les lecteurs. Qu'ils tiennent compte de leur âge, de leur caractère, de leur formation. Qu'ils ne négligent pas non plus le point de vue littéraire. L'ouvrier le plus modeste aime le beau. Celui-ci a été mis par Dieu à la portée de tous.

En *Rex* se résument tous les espoirs des éditions catholiques belges. Les catholiques sentent de plus en plus qu'en nous soutenant, ils mènent le bon combat contre les publications pornographiques.

Nous ne nous attarderons pas à *Soirées* qui a enrayé la vente de tant de mauvaises publications, qui travaille à nettoyer le Cinéma et seconde si bien la Radio Catholique belge. Deux champs d'apostolat moderne que les périodiques catholiques négligeaient complètement avant nous. Il ne s'agit pas ici de nous gober : ce sont des faits, qu'on ne saurait contester.

Et combien de lettres — réponses à notre enquête ou missives amicales — ont salué avec enthousiasme la naissance de *Vlan* et de *Foyer*. Ce dernier surtout comblera bien des vides, qui publiera une page de la femme, une page enfantine et des feuilletons convenables.

Peu à peu s'installe un réseau qui couvrira tous les milieux, qui distribuera dans toutes les maisons la chaude lumière chrétienne.

L'on ne nous reprochera pas de finir l'enquête en parlant de nous. Il serait vain que nous nous limitions à des conseils et des vœux. Ce que les familles catholiques attendent de nous, ce sont des réalisations. Nous ne pourrions mieux terminer cette enquête qu'en citant ces mots d'un de nos correspondants :

« Le remède existe. Rex lance des collections intéressantes et à bon marché. La publicité répond à la publicité ; la lutte s'organise sur le terrain qui convient, avec des armes neuves. L'on obtiendra de cet effort le maximum d'effet. Marée pour marée. Livrez l'assaut à tout ce qui est médiocre non plus en préchi-prêcha mais en actes. C'est du travail efficace et depuis longtemps nécessaire. »

Nous nous faisons un devoir de remercier les centaines d'abonnés et de lecteurs qui ont bien voulu s'intéresser à notre enquête. Que de suggestions intéressantes nous avons reçues et exploitées ! Ce dossier, nous le gardons précieusement comme une mine à quoi nous recourrons sans cesse. Nous n'avons qu'un regret : celui de n'avoir pu citer qu'un nombre infime de ces témoignages.

A. G.



L'étrange récit de Jean Brouxeret

par ROBERT DU BOIS DE VROYLANDE

Je vous donne ma parole d'honneur que je n'ai rien changé au récit que me fit, un soir comme tous les autres, mon ami Jean Brouxeret, ancien substitut du procureur du Roi.

Il faut vous dire que Brouxeret est de quelque vingt ans plus âgé que moi. Après une carrière bien remplie, ainsi qu'on a accoutumé de le dire, et fertile en incidents du plus haut comique — il faudra qu'un jour ou l'autre je vous en conte quelques-uns —, il abandonna la magistrature pour défendre à nouveau la veuve et l'orphelin, puis, muni d'un pécule rondet, planta définitivement là robe, codes et grimoires. Je hantais volontiers la taverne où Brouxeret tenait ses assises. Mais, que je vous le décrive. De taille moyenne, vêtu avec soin, Brouxeret a un visage curieux. Les yeux bruns sont malicieux et fureteurs, le nez court et doté d'une paire de narines larges et ce nez s'agite continuellement. Ce n'est pas que Brouxeret renifle, loin de là. Il hume, plutôt, on le dirait en quête de quelque senteur caractéristique. Lorsque je vois Brouxeret, son nez remue et je songe à un marcassin. Ajoutez à cela une mâchoire forte, une bouche lippue, des bécicles, un front étroit, et, rebelles au peigne, des cheveux bruns où, déjà, il y a quelques fils d'argent.

— Eh bien, me dit-il ce soir-là, puisque tu es amateur de récits extraordinaires, je vais t'en servir un dont je te garantis l'authenticité.

Cela s'est passé dans le temps que j'étais substitut. Oh ! substitut consciencieux, je te prie de le croire, mais... mon Dieu, qui ne détestait pas la blague. Cela n'avait d'ailleurs pas toujours l'heur de plaire à mes supérieurs qui ne se faisaient pas faute de m'ennuyer par tous les moyens possibles. Quand on connaît bien la loi, cela n'est pas sorcier. C'est ainsi qu'un beau jour, comme je venais à peine de pénétrer dans mon bureau, le greffier m'adressa la parole, obséquieux :

— Monsieur le procureur a chargé monsieur le substitut d'examiner ces dossiers.

Ce disant, il me désignait du doigt une pile volumineuse de chemises de toutes couleurs.

Apportez-m'en quelques-uns, Harlet.

Il s'agissait de paperasses pré-historiques concernant des contre-façons de modèles et de marques déposées. Je perdais quatre grandes heures à cette stupide besogne. Pour couronner le tout, je découvris, soigneusement emballée et ficelée, une... barre de chocolat ! Je te garantis que je ne te conte pas des sornettes. Il me fallait allouer un sort à cet échantillon ! Furieux, j'in cravis au bas du feuillet : « Je permets au greffier de la manger ». Et je signalai : « Jean Brouxeret, premier

substitut du procureur du Roi. »

Cela me valut une sévère réprimande du procureur général. « J'adoptais, disait cet homme grave, bedonnant et chauve, une attitude qui était de nature à jeter le discrédit sur le corps tout entier des magistrats. » Rien que cela. Mais, que je revienne à mes moutons.

Ma besogne terminée, après une insipide descente chez un bistro où le patron avait appliqué avec violence une marmite sur la tête de son épouse, je me dirigeais vers le restaurant, lorsque quelqu'un me héla. C'était le commissaire de police Valluin. Je l'invitai à partager mon repas, ce qu'il accepta d'emblée.

Après le dîner, nous gagnâmes mon logis et là, devant quelques bouteilles de gueuze vénérable, nos pipes allumées, nous bouquinâmes jusqu'à onze heures et demie, exactement. Sur ce, Valluin me souhaita le bonsoir et s'en fut.

J'habitais à cette époque un spacieux hôtel appartenant à mes parents. A vrai dire, je n'y occupais que le premier étage, toutes les autres pièces de l'immeuble étant bourrées de meubles baroques. Cette maison servait de garde-meuble à toute ma famille, depuis mon vieil oncle Gludois jusqu'à mes deux belles-sœurs, nées Janin et de Grafille. Mon père et ma mère demeuraient obstinément terrés dans leur patelin de Grâce-Berleur et ne revenaient à Bruxelles qu'une fois l'an.

Il y avait dans ces pièces, pêle-mêle, de jolies choses et des horreurs à faire frémir. J'avais demandé à maintes reprises que l'on vendît une partie de ce bric-à-brac. Peine perdue ! On avait jeté les hauts cris. « Vendre des souvenirs de famille, y penses-tu, Jean ! »

Et je songeais que dans ces « souvenirs de famille » il y avait entre autres chefs-d'œuvre je ne sais combien d'assiettes peinturlurées en couleurs criardes et incrustées de coquillages : « Souvenir d'Ostende », « Souvenir de Blankenberghe », Souvenir... de toutes les plages, je crois. Et les meubles ! Et les bibelots ! A quoi bon insister ?

Je me mis au lit, par habitude. Mais il m'était impossible de trouver le sommeil. Je lus trente pages de Lamartine sans obtenir le moindre résultat. De guerre lasse, je fis de la lumière, allumai une pipe et voulus choisir un roman.

C'est à dessein que je t'ai dit : « voulus choisir ». Car, au moment précis que j'allongeais le bras, un étrange sifflement naquit. On n'eût pu dire qui le modulait. Cela était long, long... puis bref, exaspérant, saccadé. Et cela venait de partout, comprends-tu ? De partout.

Je ne suis pas un héros, mais je n'ai, fichtre, pas froid aux yeux. Je me dressai sur mon séant et c'est de toutes mes oreilles que j'écoutai. Tantôt cela me paraissait émaner du plancher, tantôt du plafond, et puis du placard, et puis de la fenêtre, et puis de la salle de bains. Ah ! c'était un hurlement, à présent, mais un indéfinissable hurlement, un hurlement tour à tour aigu, tourmenté, désespéré, affreux toujours. Non, non, un ricanement atroce m'environnait, maintenant, sourdait de tous les coins, qui me pénétrait par tous les pores, et, là, carrément me faisait peur.

Réagir !

Déjà j'avais une jambe hors du lit...

C'est alors qu'il y eut une effroyable secousse. L'immeuble trembla sur sa base, une force inconnue fit tout danser, depuis le bahut épais jusqu'aux moindres potiches. Et les potiches volèrent en éclats ! Ah ! l'infamie sarabande !

Et puis tout s'apaisa, brusquement, brutalement presque. Et le silence à nouveau régna.

Déjà j'étais dans la salle de bains. Rien. Soupçonneusement, j'inspectai ma chambre, vérifiai la fermeture des volets. Rien. Peut-être que... Horreur ! Le sifflement ressuscitait.

Mais, cette fois, je le pouvais localiser. C'était dans le couloir qu'il sévissait à nouveau. Et avec quelle intensité ! Je l'écoutais venir de loin et s'amplifier à mesure pour venir battre contre ma porte. Oui, battre, puisque celle-ci se mit à trembler. De quel vent infernal était l'aile qui le portait ?

Ce seuil... il me fallait franchir ce seuil... J'ouvris la porte. Tout bruit cessa. Continuerai-je de m'avancer ? C'est qu'il m'avait appelé, ce sifflement d'apocalypse. Du coup, je me rebiffai. On allait bien voir !

Dans le bureau, je pris mon revolver. Non, ma main ne tremblait pas lorsque je visitai toutes les pièces de la maison. Je n'en oubliai aucune. J'arpentai chaque mansarde et chaque cave, je me faufilai dans le capharnaüm que je t'ai esquissé. Rien, rien, absolument rien.

C'est au moment où, quittant le rez-de-chaussée, je m'engageais dans l'escalier, qu'après une courte secousse, le sifflement reprit. Tout de suite, il se transforma en une innommable chanson de folle où crissaient des ricanelements, grondaient des vrombissements, battaient des crécelles... Et de nouveau, ce chœur immonde m'appelait. Il m'appelait, il m'attirait à lui, il me happait, il me suçait... Et j'allais, j'allais comme un automate, le revolver braqué toujours.

Alors, ce fut un hullement épouvantable, et aussi, eussé-je dit, un halètement. Il y avait là-dedans tout ce qui peut exister au monde de laid, d'ignoble et de

grimaçant. Je fus devant le couloir. Il me parut que là-bas, quelque chose rampait, quelque chose de noir et de grouillant... Je ne fis pas feu. Mais je me ruai vers l'être. Le bruit cessa.

Rien, rien.

Dans ma chambre, je fis de la lumière. La porte de la salle de bains était entr'ouverte. Peut-être que... Dérision ! Tout s'y trouvait comme à l'accoutumée.

Je me remis au lit, le revolver à portée de ma main. Et tout aussitôt, il y eut une nouvelle secousse. Il me parut que les fondations même de l'hôtel s'arrachaient et qu'éclatait le ciment.

A nouveau une accalmie... au cœur de laquelle sans doute le sommeil me terrassa.

Le lendemain matin, je me frottai longuement les yeux. Je me rapelais. Evidemment, j'avais eu un cauchemar.

Ma toilette faite, j'ouvris la porte.

Dans ce couloir du premier étage, tout mon courrier était éparpillé.

Je me pinçai avec violence. Hein ? Comme une flèche, je filai vers mon bureau.

Quel spectacle !

Des livres, lacérés, jonchaient le sol. Eventrées, des chaises bâillaient. Dans la vitrine, tous les bibelots étaient en morceaux. Je heurtai du pied des débris de vases, des pieds de table brisés et des cendriers tordus, et le poêle, au lieu de plonger dans l'orifice de la cheminée, comme tout honnête poêle, arraché brutalement, se trouvait exactement au milieu de la pièce, son grotesque tuyau tourné vers la porte.

— Taxi !

J'entrai sans frapper dans le commissariat où trônait Valluin.

— Dis-moi, Jacques, ai-je bu, hier au soir ?

— Si tu as bu ?

— Oui. Je parle français, je pense.

— Bu ? Mais, comme tout homme normal, mon vieux. Ni plus, ni moins. Lorsque je t'ai quitté, tu étais en parfait équilibre.

— Dans ce cas, écoute-moi.

— Mon vieux, dit Valluin, lorsque j'eus terminé mon exposé, ce n'est pas parce que tu as été sobre hier qu'il faut arriver chez moi sur le coup de neuf heures avec la cuite !

— Viens, dis-je.

Il vint, mon cher ami, et il fut bien forcé de constater « de visu », ce que j'avais constaté moi-même. Voilà.

Tel est l'étrange récit que me fit un soir mon ami Jean Brouxeret, ancien substitut du procureur du Roi.

LA DAME BLANCHE

La jeune fille en mourut de chagrin... La nuit, on la voit quelquefois errer sur les murailles, poussant des gémissements si tristes qu'ils impressionnent vivement les personnes qui les entendent...

(La Légende.)

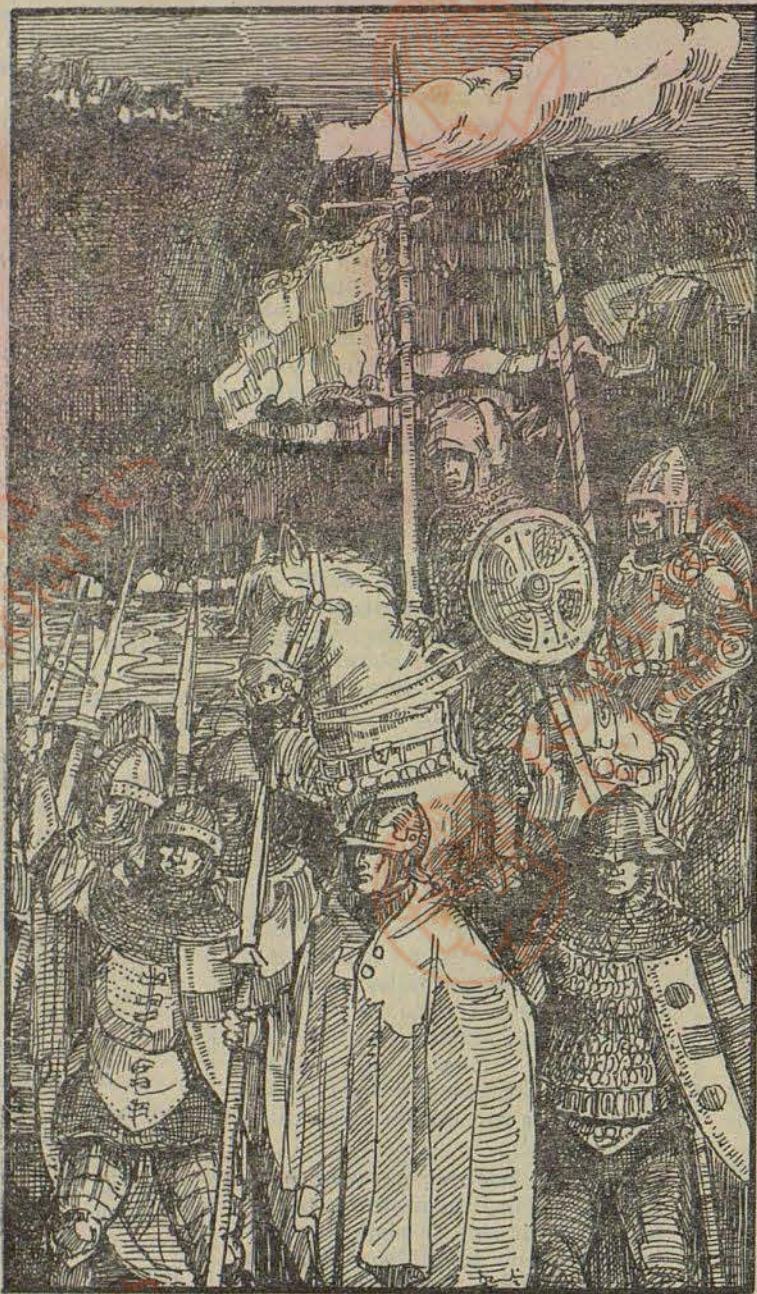
Et le pauvre homme, atrocement seul dans sa maison qui avait si souvent hébergé le bonheur, compta les heures l'une après l'autre en veillant sa petite. Il vit le soleil s'éteindre derrière les

foyer, elle tremblait de froid. Ses bras longs et décharnés battaient la couverture trouée qui l'enveloppait comme les ailes d'un oiseau qui veut prendre son essor.

Roman inédit

par JOSEPH MIGNOLET

Traduit du wallon par Amand Gérardin.



Harzé

hêtres, puis la nuit déployer ses ailes de chauve-souris sur les murs. Il compta aussi les étoiles qui clignotaient... Mais Mérette ne revint pas à elle...

— Dieu de mon âme ! serait-elle morte ? se demandait-il. Bonne Notre-Dame au manteau d'or, faites miséricorde. Pour sauver ma fille, prenez ma part de paradis, mais ne lui faites pas boire le calice jusqu'à la lie !

Quand la cloche de la chapelle laissa choir, dans la paix de la campagne, les douze coups de minuit, l'enfant rouvrit doucement les yeux et considéra son père qui priait, agenouillé devant la croix que deux branches de buis bénit dessinaient au-dessus de l'autel.

Transporté en l'entendant parler, Gérard remercia le ciel de tout son cœur. Sans faire plus de bruit qu'une souris il se glissa devant la paillasse de la malade et ne la quitta plus des yeux.

Mérette avait de la fièvre. Malgré la flamme du

— Roland... répétait-elle... là... dans le chemin de Xhoris.

Fatiguée, elle pencha la tête et ferma les yeux. Mais, en dormant, la jeune fille ne cessa de délirer.

— Elle va dormir... se dit Gérard.

— Roland... c'est moi... Fleurs d'amour... Laissez-là les fleurs ! Venez près de moi... Papa veut bien... Vous l'avez juré, n'est-ce pas ? Quoi ? Vite, papa, il n'est pas seul ! Une femme avec des serres de mort me le veut ravir...

— Voyons ! ma fille... dit Gérard.

Il lui caressa le front pour l'apaiser un peu.

— Dans le chemin de Xhoris... une femme.

— C'est votre père, Mérette, qui est ici, votre papa.

Mais Mérette se dressa subitement — toute blanche — dans l'obscurité de la pièce.

— Elle a des ailes de corbeau ! cria-t-elle... Mais je saurai le défendre.

— Mérette !

— Elle va me le voler !

Pour sauver Roland, cet ange trouvait dans son âme des paroles de démon.

— Prends ta cognée, papa ! Non... Je vais l'étrangler... oui... je vais l'étrangler...

Quand l'aube éclaira la crête des collines, le vieux Gérard pleurait sur le cadavre de sa fille, que l'amour venait de tuer.

XI

Roland passa toute la nuit à sa fenêtre, l'esprit égaré.

Depuis qu'il avait revu Mérette prête à mourir, il se sentait au cœur une grande souffrance. La conscience, la seule voix qu'on ne peut faire taire, lui criait : « parjure ! c'est toi qui l'as tuée... »

Même quand il fermait les yeux, les grands yeux fiévreux de la jeune fille brillaient dans ses pensées comme ceux d'une hulotte dans la noirceur d'un souterrain. Il avait beau faire errer son regard d'une étoile à l'autre, ces yeux ne le quittaient pas, lui trouaient l'âme comme deux poignards.

A mesure que la nuit se déchirait, les paroles de ses pères sonnaient à ses oreilles comme des roulements de tambour : un homme d'honneur n'a qu'une parole... La parole donnée lie pour toute une vie, lui avait dit le vieux Wéry. Ces mots de franc soldat s'inscrivaient aux cieux en lettres de feu...

Et le damoiseau, tout en transpiration malgré la fraîcheur du vent qui sifflait aux créneaux, tremblait dans sa grande chambre aussi froide qu'une fosse, pareil à un enfant qui a vu le diable dans ses songes.

Aussi, quand le jour mit une frange d'or au ciel, Roland, qui ne tenait plus en place, descendit dans la cour. Alors, comme si on le chassait, il fit grincer les chaînes du pont-levis et se précipita vers le chemin où le gîte du vieux Purnal dormait en son lit de broussailles.

Le soleil s'élevait au-dessus des collines boisées. Sa lumière secouait les manants et faisait chanter les coqs des fermes. Le hameau s'éveillait : les bûcherons réunissaient leur attirail pour regagner le bois ; les fermières apprêtaient la nourriture des bêtes ; la cloche de la chapelle annonçait la messe... Et tous ces bruits de la terre au lever du jour étaient reliés entre eux par le murmure du ruisseau qui remettait en mouvement la roue du moulin.

Mais Roland n'entendait que les battements de son cœur...

Les yeux perdus sur les hauteurs, où les tranches brunes et rouges se mêlaient au vert foncé des haies, il revoyait les années de bonheur passées au gîte de Purnal.

Le gîte des Purnal ! Amour ! Printemps ! Jeunesse ! Les rires rebondissaient jadis entre ses murs et ont sûrement fait place aux larmes que peines mettent aux paupières. La fauvette qui en était la joie a laissé pendre l'aile...

Et le gars, qui n'osait achever sa pensée, courait dans le sentier du bois et pleurait la perte de la « Marion » qu'il n'aurait jamais dû cesser d'aimer.

Comme il passait contre le vivier, que le soleil faisait briller comme un miroir, il vit, en face de l'étang, dans le chemin, quelque chose de vaporeux, qui ressemblait à la fumée d'un brasier prêt de s'éteindre.

Roland s'arrêta, tout étonné.

Cette fumée s'approchait lentement comme un restant de brouillard que le vent chasse devant lui... A mesure qu'elle se rapprochait, elle grandissait... elle grandissait...

— Est-ce une illusion ? se demanda Roland qui n'osait bouger.

Non, ce n'était pas une illusion, car la fumée prit tout à coup la forme d'une femme. Roland fit en tremblant le signe de la croix.

— C'est la dame blanche ! se dit-il et, en la regardant, il repassa dans son esprit, que le vieux Purnal avait pétri, les fables et les légendes qu'on lui avait narrées dans son jeune âge. La dame blanche est un spectre qui ne se montre jamais que pour se venger — lui avait-on dit. Malheur à qui la rencontre !

— La dame blanche ! répéta Roland qui n'osait respirer.

Elle se glissait de son côté, si légèrement qu'elle

n'inclinait même pas la fougère ou le tussilage qu'elle effleurait...

Le damoiseau vit briller deux grands vilains yeux qu'il reconnut tout de suite.

— Seigneur ! Mon Dieu ! cria Roland hors de lui, faites grâce ! J'ai péché, pardonnez-moi !

Mais la dame blanche poursuivit son chemin et quand elle eut passé contre lui, il lui sembla qu'un morceau de glace venait de tomber dans son âme...

— Pardon, Mérette, pardon...

Mais Mérette ne l'entendit pas... Avait-il écouté Mérette, quand Hermance l'enchaîna dans ses bras ?

Maintenant, elle courait vers Harzé qui boutait ses tourelles au-dessus des grands trembles que le vent faisait chanter.

— Mérette ! cria Roland, qui s'élança à sa poursuite.

Mérette, que le jeune homme seul pouvait voir, franchit le pont du château, traversa la cour et pénétra dans la grande salle. Eperdu, Roland s'y engouffra derrière elle.

On finissait de déjeuner. Hermance, assise à la fenêtre, devisait avec Geneviève et Ernelle. Devant la cheminée, le comte de Harzé et le vieux Hugues riaient aux éclats en se rappelant leur vie. Une souche d'arbre se consumait dans l'âtre et les flammes, qui léchaient les chenets, mettaient des taches d'or sur les cuirasses, les lances et les heaumes.

Un coup de vent ouvrit la porte, un coup de vent qui fit frémir toute l'assistance.

— Mérette ! criait Roland, pour l'amour de Dieu !

Alors, dans la salle d'honneur du château de Harzé, il se passa quelque chose qui eût fait se dresser les cheveux des moins crédules...

Hermance, qui riait auprès de Geneviève, tomba tout à coup de tout son long comme si on l'avait renversée.

Personne ne voyait rien, sauf Roland, qui gémissait en frappant l'air de ses bras.

— Mérette ! Faites grâce !... Pour l'amour de Dieu... On tue, ici ! on tue !

Le comte de Harzé, Hugues de Montfort et Ernelle soutenaient Hermance qui se débattait et qui râlait en essayant, de ses mains, de détacher de son cou des mains qui l'étreignaient...

Roland s'arrachait les cheveux, agenouillé devant le crucifix, qui pleurait sur la cheminée.

— Notre Dame de miséricorde !

Quand Hermance rendit l'âme, son père, qui la portait dans ses bras, vit, marquées au cou d'albâtre, les empreintes bleues des doigts qui avaient serré de toutes leurs forces, jusqu'à la mort.

Quinze jours plus tard, le 22 septembre 1408, au lever du jour, les suppôts de Jehan de Bavière, le duc Jehan de Bourgogne et le Comte de Hainaut, profitant de la désorganisation des Hédroits, se jetaient au cœur même de la Hesbaye, comme une volée de corbeaux ivres de dépecer le cadavre de la cité.

Là, selon les chroniqueurs de l'époque, « les Liégeois se défendirent aux mieulx qu'ils porrent de leurs plançons à longues pointes » et on peut dire que si la victoire bouda, la gloire ensevelit dans sa lumière d'or les valeureux enfants de Liège, morts à la bataille d'Othée.

Dans le monceau de cadavres qu'on recueillit sur la plaine, on trouva les mambours Jehan de Perwez et son fils Thierry, tués auprès de la bannière de Bourgogne ; le damoiseau de Salm, qui avait défendu fièrement l'« Aubarone » de Saint-Lambert ; Hugues de Montfort, Wéry de Harzé et son cadet, son petit Roland, qui avait frappé de tout son cœur, pour racheter son péché et qui était mort en bon et franc seigneur, d'un violent coup de hache au milieu de la tête.

AU LECTEUR

Lecteur, si tu quittes un jour ton « coin du feu » pour t'aller promener par les chemins de nos Ardennes, fais une courte halte à la vesprée, en face du château de Harzé.

Là, ne parle à personne — nos petits Wallons ne connaissent plus l'histoire de leur terre — mais, dans la lumière prodigieuse que le soleil rougeoyant projette sur les collines, viens t'asseoir un instant au bord du ri qui s'attarde entre les saules.

Crois-moi, dans la paix du jour agonisant, la brise qui folâtre dans les trembles te parlera, doucement — pour que tu sois seul à l'ouïr — de la dame blanche du château...

C'est ce qu'elle m'a narré dans les soirées d'un mois de mai que j'ai tâché à écrire.

Du sang, de la vie, du soleil...

Notre directeur est en voyage... là-bas, quelque part au fond du Maroc. Pour Léon Degrelle, voyez-vous, aller au Maroc, c'est la même chose que, pour nous, aller à Ostende ou à Arlon.

Je vais enfin pouvoir, en toute liberté, dire le bien que je pense du volume que Léon Degrelle fera paraître sous peu : « Mes aventures au Mexique ». En toute liberté, ai-je dit. Hé, je sais fort bien qu'à son retour Léon Degrelle se précipitera sur moi pour m'arracher les oreilles ! Qui sait même s'il ne m'enverra pas quelque câblogramme où il m'attrapera pour mon initiative...

Peu m'en chaut. J'ai décidé de parler. Je parlerai. Je parle.

* * *

« Mes aventures au Mexique » est un livre passionnant. Par cet ouvrage, Léon Degrelle se classe au tout premier rang des reporters-écrivains. Mais cet ouvrage est bien plus qu'un reportage : il est à la fois un formidable réquisitoire contre un régime infâme, né dans le sang, grandi dans la délation, fortifié dans les supplices, et un admirable récit de voyage, nuancé, débordant de vie, haut en couleurs, souvent lyrique et prestigieusement évocateur.

Déjà surveillé en Belgique, Léon Degrelle s'en est allé, tout seul, presque sans argent, au fond d'un quelconque cargo, vers l'inconnu, et quel inconnu ! Tragique et enchanteur tour à tour, puisque alors, sous le beau ciel mexicain, au cœur de décors de rêve, des martyrs catholiques tombaient par milliers sous les balles des soudards et des assassins à gages.

Il a débarqué là-bas au nez et à la barbe de la police. Il a pénétré dans les milieux les plus sectaires. Il a vu de près la tourbe des persécuteurs, il a vécu au milieu d'eux, réussissant toujours à donner le change... Et puis, le soir — et parfois aussi pendant des journées entières — il s'est retrouvé parmi les « cristeros », ces héros de là-bas qui défendirent leur Dieu et leur foi, avec, dans la besace, un quignon du pain de chez soi, et, sur le cœur, l'effigie du Christ-Roi.

Il a passé là-bas des heures inoubliables où il y avait de l'ivresse douce et la lancinante appréhension d'être collé au mur.

Il s'est penché patiemment sur ce grand corps pantelant du Mexique, il a écouté la plainte inoubliable d'un peuple livré à des bandits.

Et, sous le brûlant soleil du Mexique, il a poussé le même cri qu'eux : Vive le Christ-Roi !

* * *

En donnant un aperçu du contenu de ce petit chef-d'œuvre, nous n'avons rien dit. Car, si fantastique, si héroïque — c'est bien le terme — qu'ait été l'équipée, l'art de Léon Degrelle l'a fixée pour jamais. Tour à tour simple, nostalgique, vibrant, furieux, roulant comme un torrent qui se précipite, et puis tranquille, serein, doux comme la caresse d'une femme aimée, et après lyrique à nouveau et s'exaltant, le style de Léon Degrelle atteint dans cet ouvrage un degré voisin de la perfection.

* * *

« Mes aventures au Mexique » connaîtra, à n'en pas douter, un succès sans précédent. Et ce ne sera que justice ! Nos jeunes gens puiseront dans ce livre d'inoubliables leçons de volonté, de ténacité, de grandeur d'âme. Ils verront comment un jeune homme de chez nous est parti, seul, sans ressources, vers l'inconnu, parce que, là-bas, ses frères appelaient au secours. Ils verront comment ce jeune homme a su se créer, tout seul, les ressources qui lui manquaient. Ils applaudiront à ses coups d'audace, ils sentiront avec lui battre le cœur du Mexique et ils stigmatiseront comme il convient l'ignoble attitude d'une presse de vendus qui a organisé autour de ce long martyr une immonde conspiration du silence.

Et les lettrés verront — avec quelle joie ! — que ce professeur d'énergie est un admirable écrivain.

Raymond HUTIER.

ABONNEMENTS : Belgique
Congo belge
Grand-Duché
de Luxembourg

1 an : Dix francs belges.

France

1 an : Dix francs français.

Autres Pays

1 an : Quatre belgas.

ON S'ABONNE :

au bureau du journal, C. C. P 1521.61, REX,
chez nos propagandistes.
à l'Agence Dechenne, 16, rue du Persil, Bruxelles.
dans toutes les librairies.

Tous les amis de Rex s'abonnent à

VLAN

le grand journal politique bi-mensuel

UN SAMEDI : " REX ,

UN SAMEDI : " VLAN ,

Même tarif d'abonnement annuel (C.C.P. 1521.61 Louvain)

10 francs, c'est à dire rien du tout

REX

DIRECTEUR : LÉON DEGRELLE
RÉDACTEUR EN CHEF : AMAND GERADIN

Bureaux : 52, rue Vital Decoster, LOUVAIN. Tél. 16.13 Louvain.
Le numéro : 0 fr. 50. Abonnement : 10 frs par an. C. C. P. 15.21.61.

REX